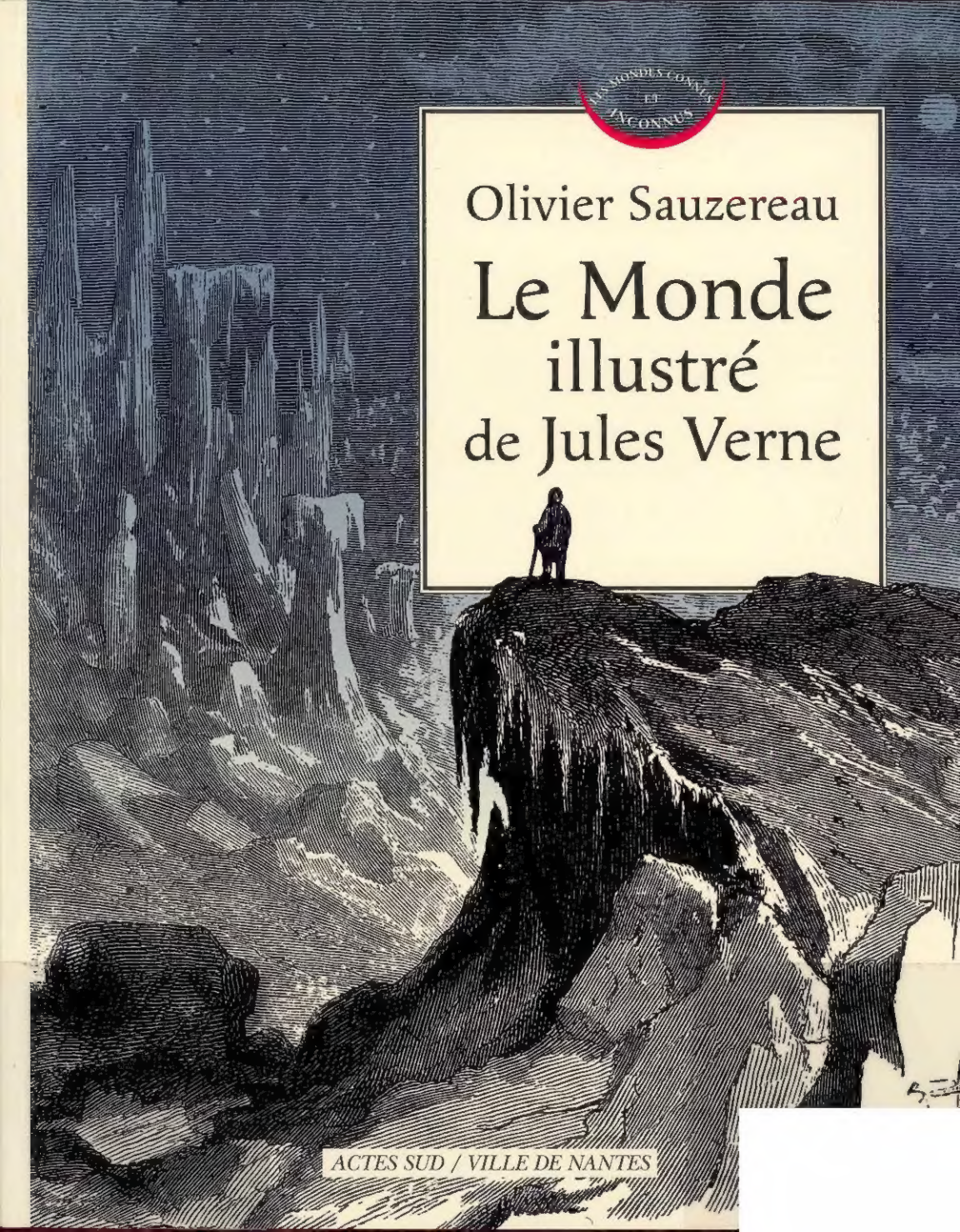


Olivier Sauzereau

Le Monde illustré de Jules Verne

ACTES SUD / VILLE DE NANTES

Le Monde illustré de Jules Verne

Les Mondes connus et inconnus,
dont le nom reprend une formule célèbre
de l'éditeur Hetzel pour les sous-titres
des "Voyages extraordinaires",
propose la réédition de titres méconnus
ou un peu oubliés de Jules Verne.

Une collection dirigée par
OLIVIER SAUZEREAU
astrophotographe, auteur,
membre du comité de rédaction
de la Revue Jules Verne.

Dans la même collection :

Le Chancellor
Voyage au centre de la Terre
Mirifiques aventures de maître Antifer
Le Sphinx des glaces
ACTES SUD JUNIOR

L'Île mystérieuse
Voyages et aventures du capitaine Hatteras
Sans dessus dessous
Un capitaine de quinze ans

Le Titan moderne
ACTES SUD

Les illustrations du présent album proviennent du fonds Jules-Verne de la bibliothèque municipale et musée Jules-Verne de Nantes, et ont été reproduites avec l'aimable autorisation de la ville de Nantes.

Conception graphique
et direction artistique :
Guillaume Berga

Maquette :
Benjamin Marin

© Actes Sud / Ville de Nantes, 2005
ISBN 2-7427-5242-0

Loi 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.

[...] C'est un complément nécessaire à vos manuscrits que de donner des instructions aux dessinateurs pour les illustrations. Pour des décors de théâtre qui passent, vous le comprendriez, pour un livre qui a l'intention de rester, il faut d'autant plus le comprendre et y pourvoir. [...]

Ces quelques lignes, écrites à Jules Verne en 1872 par son éditeur Pierre-Jules Hetzel, nous montrent l'importance considérable donnée aux illustrations des "Voyages extraordinaires" et l'image des *décors de théâtre* est révélatrice de la volonté de l'éditeur de mettre en scène les héros de son auteur. Jules Verne a parfaitement compris le rôle de ces images. Il s'y implique véritablement en rencontrant et en travaillant de manière régulière avec ses illustrateurs. Il constitue une liste des gravures à réaliser en suivant le déroulé de son roman, suggérant des scènes et n'hésitant pas à dessiner lui-même des croquis pour les guider. Insatisfait de certains dessins préparatoires d'Edouard Riou pour *Vingt mille lieues sous les mers*, il n'hésite pas à lui écrire pour faire remarquer *"qu'il faut faire les personnages beaucoup plus petits, et montrer les salons beaucoup plus en grand. Ce ne sont que des coins de salon, qui ne donnent pas l'idée des merveilles du* Nautilus*"*. Quelques semaines plus tard, probablement après un certain nombre de corrections d'Edouard Riou, Jules Verne peut écrire à son éditeur : *"Je suis vraiment bien content que les dessins de Riou vous aient satisfait. Ce sera une grande chose pour le succès de l'édition illustrée"*.

Pierre-Jules Hetzel exige de ses illustrateurs le respect du texte. Ces images doivent également participer à la diffusion de la connaissance en faisant découvrir le monde à ses lecteurs.
De nombreuses illustrations des différentes villes et régions du globe sont donc recherchées pour leur servir de modèle. À ce titre, l'illustrateur le plus prolifique des "Voyages extraordinaires", Léon Benett, a l'immense avantage d'avoir réalisé de nombreux voyages dans le monde au cours desquels il a rempli ses carnets de précieuses notes et de croquis précis.

En tout, une dizaine de dessinateurs ont illustré les différents romans et nouvelles de Jules Verne sur une période de quarante ans.

Le plus célèbre est probablement Edouard Riou. Il illustre les premiers "Voyages extraordinaires" et signe quelques-unes des images que nous avons tous en mémoire, telle la forêt de champignons géants du *Voyage au centre de la Terre*. Certaines de ses gravures finiront même par symboliser à elles seules le roman qu'elles sont censées servir. Elles représentent une véritable fenêtre dans le livre permettant au lecteur de se confondre avec le héros vernien. L'illustration d'Alphonse de Neuville montrant Aronnax, Conseil et Ned Land contemplant le monde sous-marin depuis la fenêtre du *Nautilus* dans *Vingt mille lieues sous les mers* en est un exceptionnel exemple. Les traits des principaux héros sont mûrement réfléchis et discutés, s'inspirant parfois de personnages réels. Certains ont voulu voir, dans les traits du capitaine Nemo, Hetzel lui-même. Mais il semble que le modèle, proposé par l'éditeur et qui enchante Jules Verne, est le colonel Charras, héros républicain mort en 1865. Plus malicieusement, quelques-uns des héros les plus importants ont les traits de Jules Verne ! Tel le professeur Aronnax, de *Vingt mille lieues sous les mers*, ou le docteur Antékirtt, de *Mathias Sandorf*.

Entre la réalisation du dessin et son impression dans le livre au XIXe siècle, une étape essentielle est bien souvent ignorée par le lecteur d'aujourd'hui, celle de la gravure. C'est en effet la main du graveur qui, en reproduisant et en taillant dans le bois le dessin de l'illustrateur, permettait, à partir des bois gravés, le tirage des empreintes métalliques. Les clichés de ces dernières étaient ensuite reproduits par la galvanotypie en des dizaines de milliers d'exemplaires. Cette incontournable intervention humaine explique la présence d'une deuxième signature souvent visible en bas à droite de la gravure. Les noms de quelques-uns des

Olivier Sauzereau

Le Monde illustré de Jules Verne

ACTES SUD / VILLE DE NANTES

UNE FAÇON D'ÊTRE AU MONDE

Le fantôme centenaire de Jules Verne, qu'on signale entre Nantes, Amiens et le n° 18 de la rue Jacob, à Paris, ne manque pas de motifs posthumes de satisfaction. Le voici, enfin, considéré comme un écrivain, et non comme des étrennes d'enfant sage. On s'est également avisé qu'il n'était pas ce zélateur du progrès ni cet apôtre du positivisme à quoi on l'avait réduit. Et, en matière d'explorations, il semble qu'il n'ait pas seulement plongé sous les mers, mais aussi dans l'inconscient.

Enfin, il se pourrait qu'il eût été moins géographe que globe-reporter. Moins proche du pionnier qui défriche des terres inconnues que de celui qui les redécouvre pour les déchiffrer : ne serait-ce point là le propos du journalisme ? Est-il si abusif de rallier le grand homme à notre cause ? Je ne le crois pas. D'abord parce qu'il tenait à la lecture quotidienne, crayon en main, de ses quinze journaux (combien s'en lit-il aujourd'hui à Amiens ?). De son propre aveu, beaucoup d'idées de roman lui sont venues de la presse, à commencer par *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, et beaucoup de romans renvoient à la presse, récapitulée dans la figure idéale de Gédéon Spilett *(L'Île mystérieuse)* : "homme de grand mérite, énergique, prompt et prêt à tout, plein d'idées, ayant couru le monde entier [...] ne comptant ni peine, ni fatigues, ni dangers, quand il s'agissait de tout savoir, pour lui d'abord, et pour son journal ensuite, véritable héros de la curiosité, de l'information, de l'inédit, de l'inconnu, de l'impossible"... On pourrait ajouter que, dans *Cinq semaines en ballon*, le docteur Samuel Fergusson est également journaliste ; que Michel Strogoff va, toujours, flanqué de plumitifs rivaux, Harry Blount et Alcide Jolivet ; que Claudius Bombarnac, reporter au *XXe siècle*, fournit le titre de l'un des "Voyages extraordinaires".

Soulignons plutôt que, chez Jules Verne, ce n'est pas la carte de presse qui fait le journaliste, mais une façon d'être au monde et de l'envisager. C'est un état d'esprit. Ainsi est-il légitime de considérer que H. Blount et A. Jolivet ne préfigurent que les Dupont (d), tandis que Strogoff lui-même est le messager, le dangereux porteur de nouvelles. La preuve ? On cherche à l'aveugler. Phileas Fogg anticipe Rouletabille et Tintin, car ces aventuriers sont aussi des témoins. Agir n'est pas leur mobile principal, ils veulent comprendre et faire comprendre. Regardez-les écrire, télégraphier, communiquer par tous les moyens ! Attachés à la liberté de penser et de s'exprimer *(Mathias Sandorf)*, ils sont pour la plupart en quête de vérité... Certains d'entre eux vont même jusqu'à manifester les travers qu'on impute au journalisme : bougeotte, superficialité, goût pour le clinquant et les formules qui sonnent mieux qu'elles ne pensent. Allons ! Admettez que le désir d'élucidation suppose de l'impatience, donc des approximations et, vous aussi, ces défauts vous attendriront.

Dès qu'il s'agit de Jules Verne, impossible de ne pas se sentir intimement concerné. Je suis certain qu'il en est de même pour plusieurs générations de journalistes. C'est chez lui que nous avons frémi pour la première fois aux noms de Vancouver, Boukhara, Antékirtta, Zanzibar, Irkoutsk, Smyrne. Comme fauteur de vocations, je le soupçonne de l'emporter sur Hergé. À mon imagination, en tout cas, les sombres dessins, aux hachures romantiques, suggéraient plus que la "ligne claire". C'était la représentation même du grand reportage, son cadre exact : dramatique, marqué par les verticales (plongée / contre-plongée) des précipices, des gouffres, des silhouettes solitaires. À bonne distance. Comme le note Julien Gracq : "Les illustrations Hetzel sont soudées au texte pour toujours..." De sorte que je ne peux plus lire l'un dissocié des autres. Ou, pour le dire autrement, je ne peux plus séparer mon désir de journalisme des images d'enfance qui l'ont fait naître.

Pierre VEILLETET
Président de Reporters sans frontières

Une partie des bénéfices de la vente de cet ouvrage sera reversée à Reporters sans frontières, l'organisation internationale de défense de la liberté de la presse.

meilleurs grands maîtres parisiens y apparaissent, tel Adolphe-François Pannemaker qui s'illustra en étant le graveur de Gustave Doré.

Du premier volume illustré en 1865 au dernier publié du vivant de l'auteur en 1905, des illustrateurs Edouard Riou à Georges Roux, l'œuvre iconographique des romans de Jules Verne a gardé une cohérence et un esprit commun.

Cet ouvrage est constitué de quelques-unes des plus belles ou des plus étonnantes gravures des "Voyages extraordinaires". Vouloir faire une sélection d'environ quatre-vingts images parmi des milliers de documents fut une tâche délicate mais passionnante.

Le choix que nous vous proposons est donc subjectif et personnel. Nous avons tenu également à retranscrire chaque fois un extrait du roman concerné afin de redonner le contexte de ces gravures. Notre souhait est d'offrir au lecteur une véritable plongée dans le monde illustré de Jules Verne.

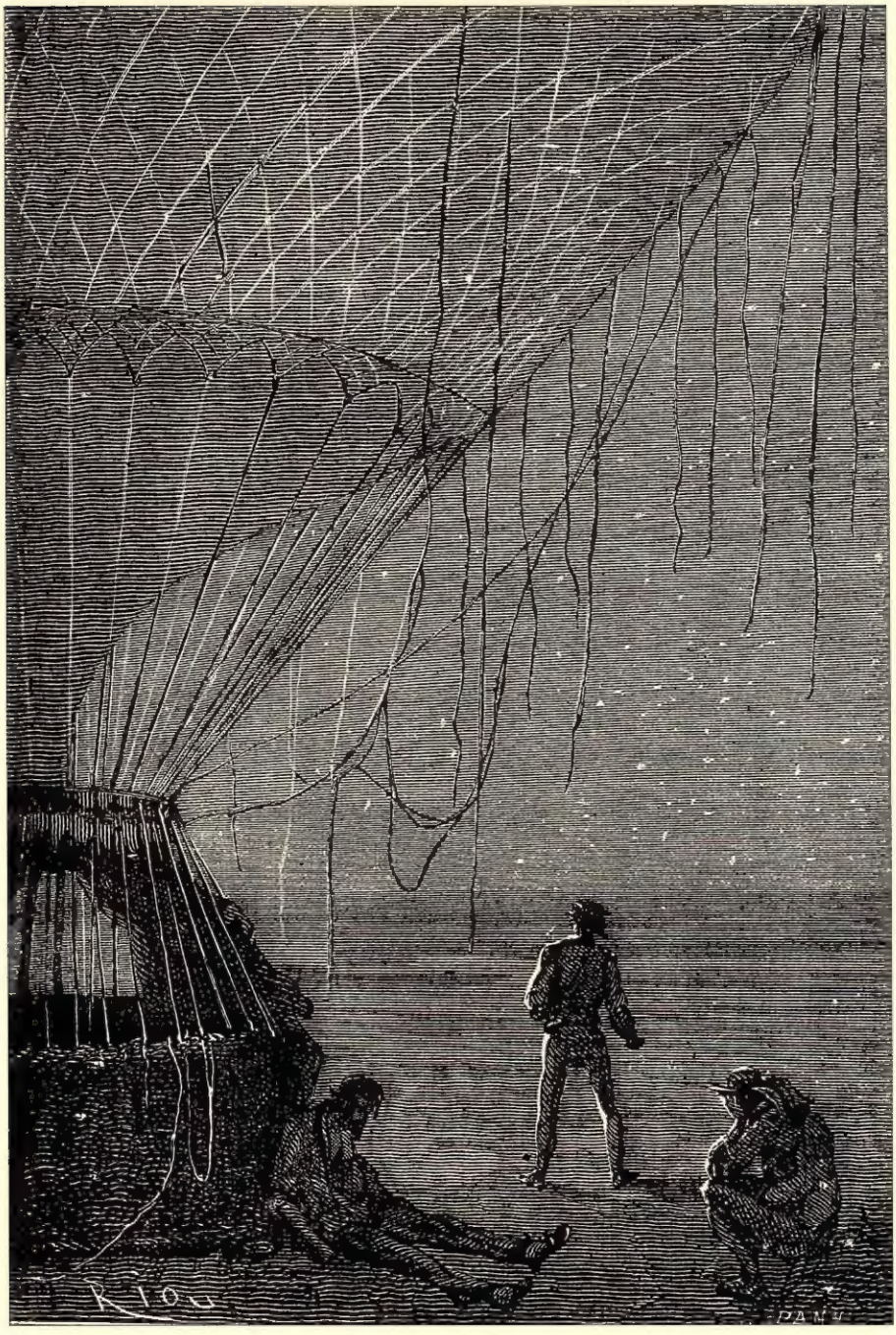
Olivier SAUZEREAU

Cinq semaines en ballon (1865) – chapitre XII, illustration de E. Riou, gravée par H.-T. Hildibrand

Les habitants de l'île apparaissaient comme des insectes. Les hourras et les cris s'éteignaient peu à peu dans l'atmosphère, et les coups de canon du navire vibraient seuls dans la concavité inférieure de l'aérostat. "Que tout cela est beau !" s'écria Joe en rompant le silence pour la première fois.

Cinq semaines en ballon (1865) – chapitre XXII, illustration de E. Riou, gravée par Pannemaker

Cet épanchement de laves en ignition revêtait les flancs de la montagne d'un véritable tapis de flamme ; l'hémisphère inférieur du ballon resplendissait dans la nuit ; une chaleur torride montait jusqu'à la nacelle, et le docteur Fergusson eut hâte de fuir cette périlleuse situation.



Cinq semaines en ballon (1865) – chapitre XXVI, illustration de E. Riou, gravée par Pannemaker

La soif, mais aussi la contemplation incessante du désert fatiguait l'esprit ; il n'y avait pas un accident de terrain, pas un monticule de sable ; pas un caillou pour arrêter le regard. Cette planité écœurait et donnait ce malaise qu'on appelle le mal du désert.

Voyages et aventures du capitaine Hatteras (1866) – partie I, chapitre VII,
illustration de H. de Montaut, gravée par L. Dumont

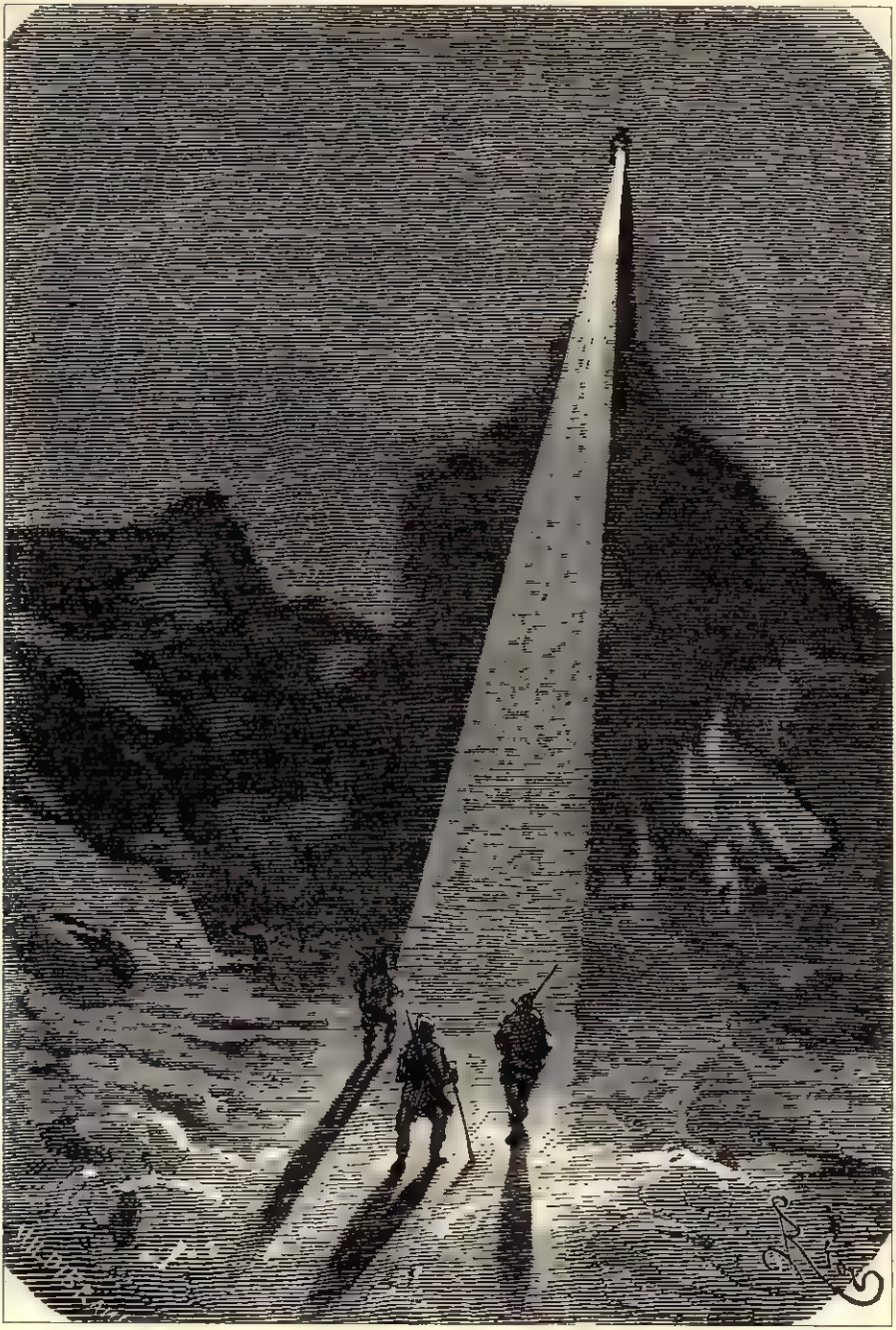
"Tenez, Johnson, admirez cet ensemble de blocs de glace ! Ne dirait-on pas une ville étrange, une ville d'Orient avec ses minarets et ses mosquées sous la pâle lueur de la lune ? Voici plus loin une longue suite d'arceaux gothiques qui nous rappellent la chapelle d'Henri VII ou le palais du Parlement."

Voyages et aventures du capitaine Hatteras (1866) – partie I, chapitre XXIX,
illustration de E. Riou, gravée par H. Delaville

*La lune, presque pleine encore, brillait d'un eclat extraordinaire dans le ciel pur ; les etoiles jetaient des rayons d'une intensité surprenante ; du sommet de l'iceberg, la vue s'etendait sur l'immense plaine, heriss*ée *de monticules aux formes etranges ; a les voir epars, resplendissant sous les faisceaux lunaires, decoupant leurs profils nets sur les ombres avoisinantes, semblables à des colonnes debout, à des fûts renverses, à des pierres tumulaires, on eût dit un vaste cimetière sans arbres, triste, silencieux, infini, dans lequel vingt generations du monde entier se fussent couchées à l'aise pour le sommeil éternel.*

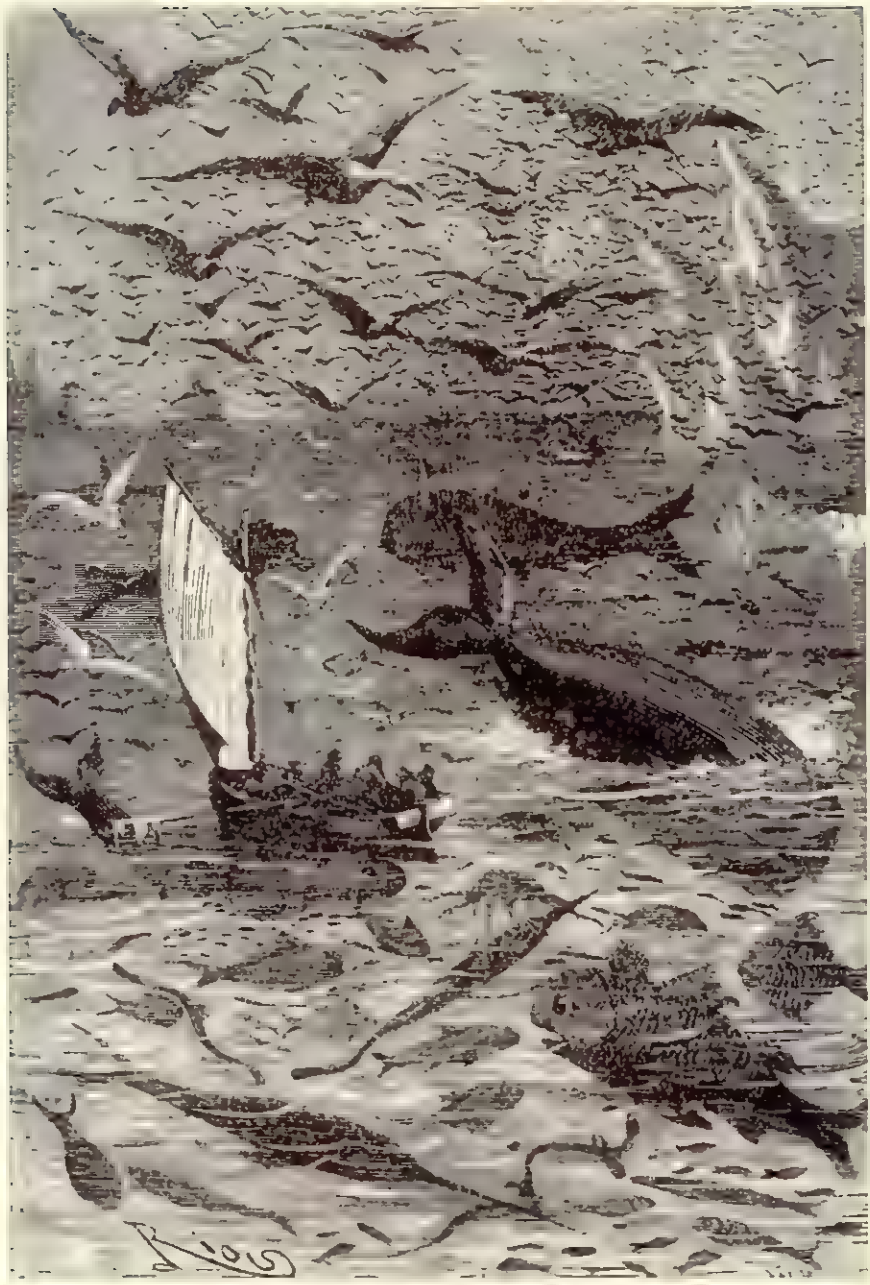
Voyages et aventures du capitaine Hatteras (1866) – partie II, chapitre II,
illustration de E. Riou, gravée par Pannemaker

Les naufragés, car on peut véritablement leur donner ce nom, éprouvaient un bien-être auquel ils n'étaient plus accoutumés depuis longtemps ; aussi ne songeaient-ils qu'à ce présent, à cette bienfaisante chaleur, à ce repos momentané, oubliant et défiant presque l'avenir, qui les menaçait d'une mort si prochaine



Voyages et aventures du capitaine Hatteras (1866) – partie II, chapitre VIII,
illustration de E. Riou, gravée par H.-T. Hildibrand

"Voilà notre phare !" s'écria le docteur. [...] À mesure que les voyageurs approchaient, la lueur devenait plus intense, et bientôt ils furent enveloppés par une traînée de poussière lumineuse ; ils marchaient dans un immense rayon, et derrière eux leurs ombres gigantesques, nettement découpées, s'allongeaient démesurément sur le tapis de neige.



Voyages et aventures du capitaine Hatteras (1866) – partie II, chapitre XXI,
illustration de E. Riou, gravée par Pannemaker

Quelle beauté, quelle variété, quelle puissance dans la nature ! Comme tout paraissait étrange et prodigieux au sein de ces régions circumpolaires !

Voyages et aventures du capitaine Hatteras (1866) – partie II, chapitre XXIII,
illustration de E. Riou, gravée par Pannemaker

Ce continent nouveau n'était qu'une île, ou plutôt un volcan dressé comme un phare au pôle boréal du monde.

Voyage au centre de la Terre (1867) – chapitre XVI, illustration de E. Riou, gravée par Pannemaker

Tout à coup mon oncle poussa un cri. Je crus qu'il venait de perdre pied et de tomber dans l'un des trois gouffres. Mais non. Je l'aperçus, les bras étendus, les jambes écartées, debout devant un roc de granit posé au centre du cratère, comme un énorme piédestal fait pour la statue d'un Pluton. Il était dans la pose d'un homme stupéfait, mais dont la stupéfaction fit bientôt place à une joie insensée.

Voyage au centre de la Terre (1867) – chapitre XVIII, illustration de E. Riou, gravée par Pannemaker

Les lampes furent accrochées à une saillie de lave. Nous étions dans une sorte de caverne où l'air ne manquait pas. Au contraire. Certains souffles arrivaient jusqu'à nous. Quelle cause les produisait ?

Voyage au centre de la Terre (1867) – chapitre XXII, illustration de E. Riou, gravée par Pannemaker

La lumière des appareils, répercutée par les petites facettes de la masse rocheuse, croisait ses jets de feu sous tous les angles, et je m'imaginais voyager à travers un diamant creux, dans lequel les rayons se brisaient en mille éblouissements.

Voyage au centre de la Terre (1867) — chapitre XXX, illustration de E. Riou, gravée par Pannemaker

La lumière ne parvenait pas à percer leur épais ombrage, et une obscurité complète régnait sous ces dômes juxtaposés comme les toits ronds d'une cité africaine.

Voyage au centre de la Terre (1867) – chapitre XXXV, illustration de E. Riou, graveur non déterminé

Mes yeux sont éblouis par l'intensite de la lumiere, mes oreilles brisees par le fracas de la foudre ! Il faut me retenir au mât, qui plie comme un roseau sous la violence de l'ouragan !!!

Voyage au centre de la Terre (1867) – chapitre XXXVIII, illustration de F. Riou, gravée par Pannemaker

J'étais muet devant cette apparition d'un autre âge. Mon oncle, si loquace, si impétueusement discoureur d'habitude, se taisait aussi. Nous avions soulevé ce corps. Nous l'avions redressé. Il nous regardait avec ses orbites caves. Nous palpions son torse sonore.

Les Enfants du capitaine Grant (1868) – partie II, chapitre X, illustration de E. Riou, gravée par Pannemaker

La nuit, précédée d'un rapide crépuscule, les surprit à un demi-mille du campement. Ils revinrent en se guidant non sur l'étoile Polaire, invisible de l'hémisphère austral, mais sur la Croix du Sud, qui brillait à mi-chemin de l'horizon, au zénith.

Les Enfants du capitaine Grant (1868) – partie II, chapitre XXI, illustration de E. Riou, gravée par Pannemaker

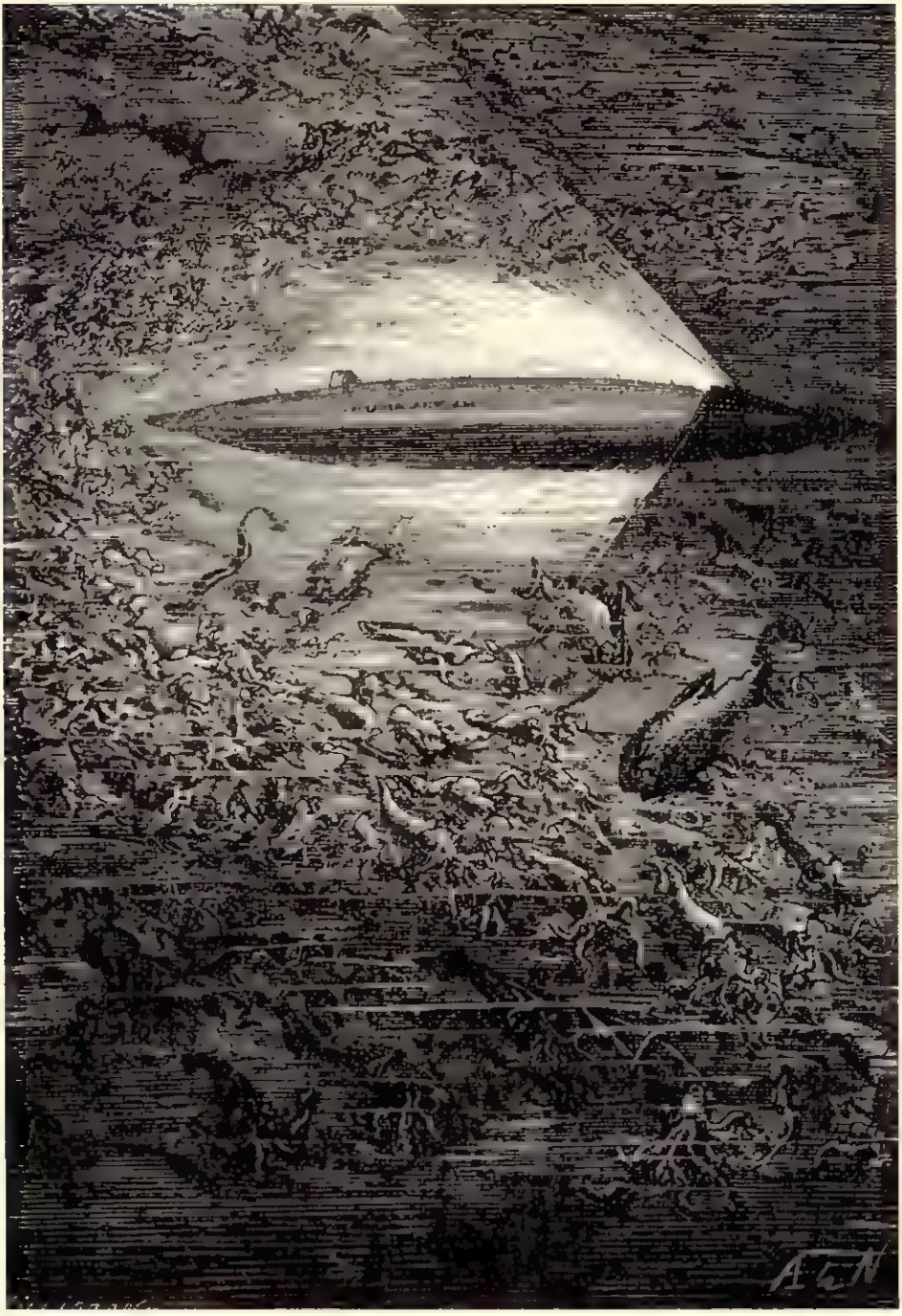
Ayrton, arrivé à terre, sauta sur le sable, et le canot revint à bord. Il était alors quatre heures du soir, et, du haut de la dunette, les passagers purent voir le quartier-maître, les bras croisés, immobile comme une statue sur un roc, et regardant le navire.

Vingt mille lieues sous les mers (1870) – partie I, chapitre XIV, illustration de A. de Neuville, gravée par H.-T. Hildibrand

Soudain, le jour se fit de chaque côté du salon, à travers deux ouvertures oblongues. Les masses liquides apparurent vivement éclairées par les effluences électriques. Deux plaques de cristal nous séparaient de la mer. Je frémis d'abord, à la pensée que cette fragile paroi pouvait se briser ; mais de fortes armatures de cuivre la maintenaient et lui donnaient une résistance presque infinie.

Vingt mille lieues sous les mers (1870) – partie I, chapitre XVII, illustration de A. de Neuville, gravée par H.-T. Hildibrand

Pendant une heure, une plaine de sable se déroula devant nos pas. Elle remontait souvent à moins de deux mètres de la surface des eaux. Je voyais alors notre image, nettement reflétée, se dessiner en sens inverse, et, au-dessus de nous, apparaissait une troupe identique, reproduisant nos mouvements et nos gestes, de tout point semblable, en un mot, à cela près qu'elle marchait la tête en bas et les pieds en l'air.



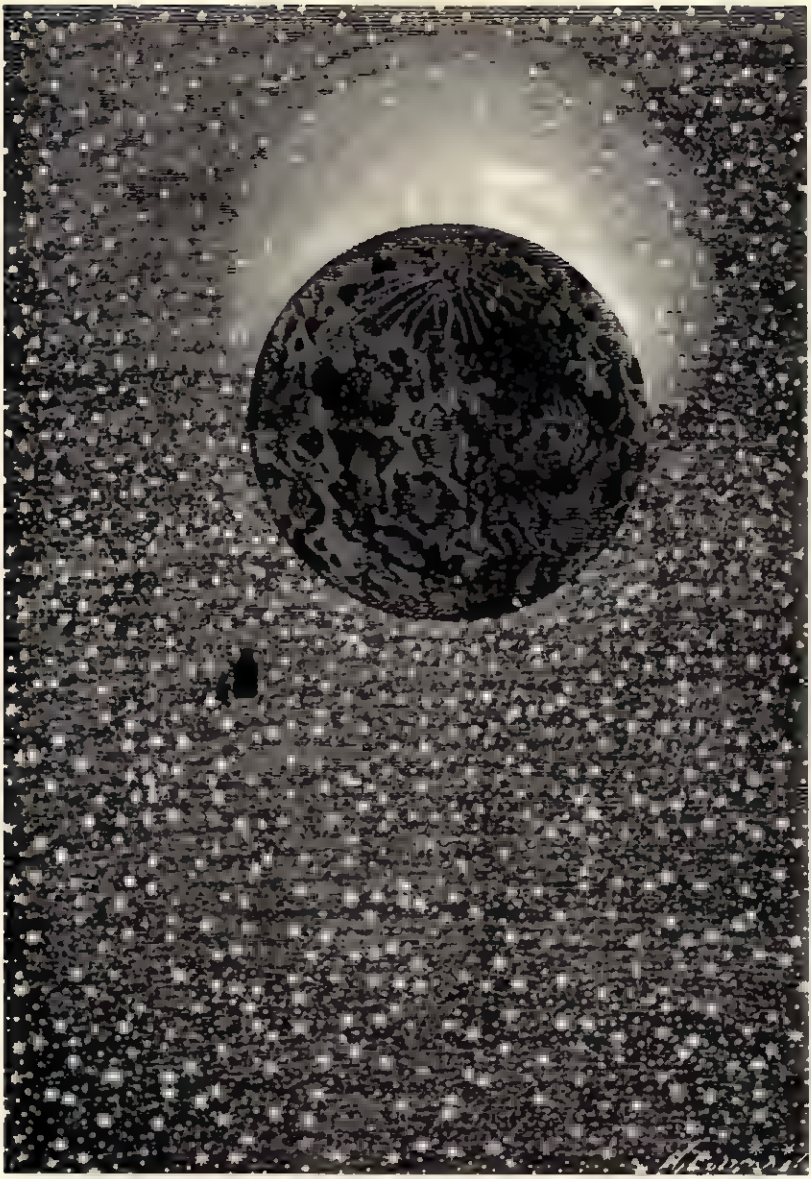
Vingt mille lieues sous les mers (1870) – partie I, chapitre XVIII, illustration de A. de Neuville, gravée par H.-L. Hildibrand

Ce fut pendant la nuit du 9 au 10 décembre, que le Nautilus *rencontra cette armée de mollusques qui sont particulièrement nocturnes. On pouvait les compter par millions. […] Nous les regardions à travers les épaisses vitres de cristal, nageant à reculons avec une extrême rapidité […].*

Vingt mille lieues sous les mers (1870) – partie II, chapitre XV, illustration de A. de Neuville, gravée par H. T. Hildibrand

"Eh bien ! moi, capitaine Nemo, ce 21 mars 1868, j'ai atteint le pôle Sud sur le quatre-vingt-dixième degré, et je prends possession de cette partie du globe égale au sixième des continents reconnus.
– Au nom de qui, capitaine ?
– Au mien, monsieur !"
Et, ce disant, le capitaine Nemo déploya un pavillon noir, portant un N d'or écartelé sur son étamine.
Puis, se retournant vers l'astre du jour dont les derniers rayons léchaient l'horizon de la mer :
"Adieu, soleil ! s'écria-t-il. Disparais, astre radieux ! Couche-toi sous cette mer libre, et laisse une nuit de six mois étendre ses ombres sur mon nouveau domaine !"

Autour de la Lune (1872) – chapitre XIII, illustration de E. Bayard, gravée par H.-T. Hildibrand



Autour de la Lune (1872) – chapitre XIV, illustration de E. Bayard, gravée par H.-T. Hildibrand

En effet, rien ne pouvait égaler la splendeur de ce monde sidéral baigné dans le limpide éther. Ces diamants incrustés dans la voûte céleste jetaient des feux superbes. Le regard embrassait le firmament depuis la Croix du Sud jusqu'à l'Étoile du Nord […]. L'imagination se perdait dans cet infini sublime, au milieu duquel gravitait le projectile, comme un nouvel astre créé de la main des hommes. Par un effet naturel, ces constellations brillaient d'un éclat doux ; elles ne scintillaient pas, car l'atmosphère manquait, qui, par l'interposition de ses couches inégalement denses et diversement humides, produit la scintillation. Ces étoiles, c'étaient de doux yeux qui regardaient dans cette nuit profonde, au milieu du silence absolu de l'espace.

Le Pays des fourrures (1873) – partie I, chapitre XXIII, illustration de Beaurepaire, graveur non déterminé

Le disque brun de la lune s'avançait peu à peu. Déjà les objets terrestres prenaient une teinte particulière de jaune orange. L'atmosphère, au zénith, avait changé de couleur. A dix heures un quart, la moitié du disque solaire était obscurcie. Quelques chiens, errant en liberté, allaient et venaient, montrant une certaine inquiétude et aboyant parfois d'une façon lamentable. Les canards, immobiles sur les bords du lac, jetaient leur cri du soir et cherchaient une place favorable pour dormir. Les mères appelaient leurs petits, qui se réfugiaient sous leurs ailes. Pour tous ces animaux, la nuit allait venir, et c'était l'heure du sommeil.

Le Pays des fourrures (1873) – partie II, chapitre III, illustration de J. D. Férat, gravée par H. L. Hildibrand

On pouvait donc croire que tous les animaux de la ménagerie polaire étaient emprisonnés sur l'île flottante, et que les carnassiers, lorsque l'hiver les aurait affamés – puisqu'il leur était interdit d'aller chercher leur nourriture sous un climat plus doux –, deviendraient évidemment redoutables pour les hôtes du fort Espérance.

Le Pays des fourrures (1873) – partie II, chapitre XXIII, illustration de J. D. Ferat, gravée par Pannemaker

À sept heures et demie, le glaçon s'était considérablement rapproché de la côte. Mais il fondait à vue d'œil, il s'enfonçait aussi, l'eau l'affleurait, les lames le balayaient et emportaient peu à peu les animaux affolés de terreur. À chaque instant, on devait craindre que le glaçon ne s'abîmât sous les flots !

Le Tour du monde en quatre-vingts jours (1873) – chapitre V, illustration de A. de Neuville, gravée par L. Dumont

Phileas Fogg, en quittant Londres, ne se doutait guère, sans doute, du grand retentissement qu'allait provoquer son depart. La nouvelle du pari se repandit d'abord dans le Reform-Club, et produsit une veritable émotion parmi les membres de l'honorable cercle. Puis, du club, cette émotion passa aux journaux par la voie des reporters, et des journaux au public de Londres et de tout le Royaume-Uni.

Le Tour du monde en quatre-vingts jours (1874) — chapitre X. Illustration de L. Benett, gravée par Pannemaker.

"Monsieur, dit-il, je crois que j'ai trouvé un moyen de transport.

– Lequel ?

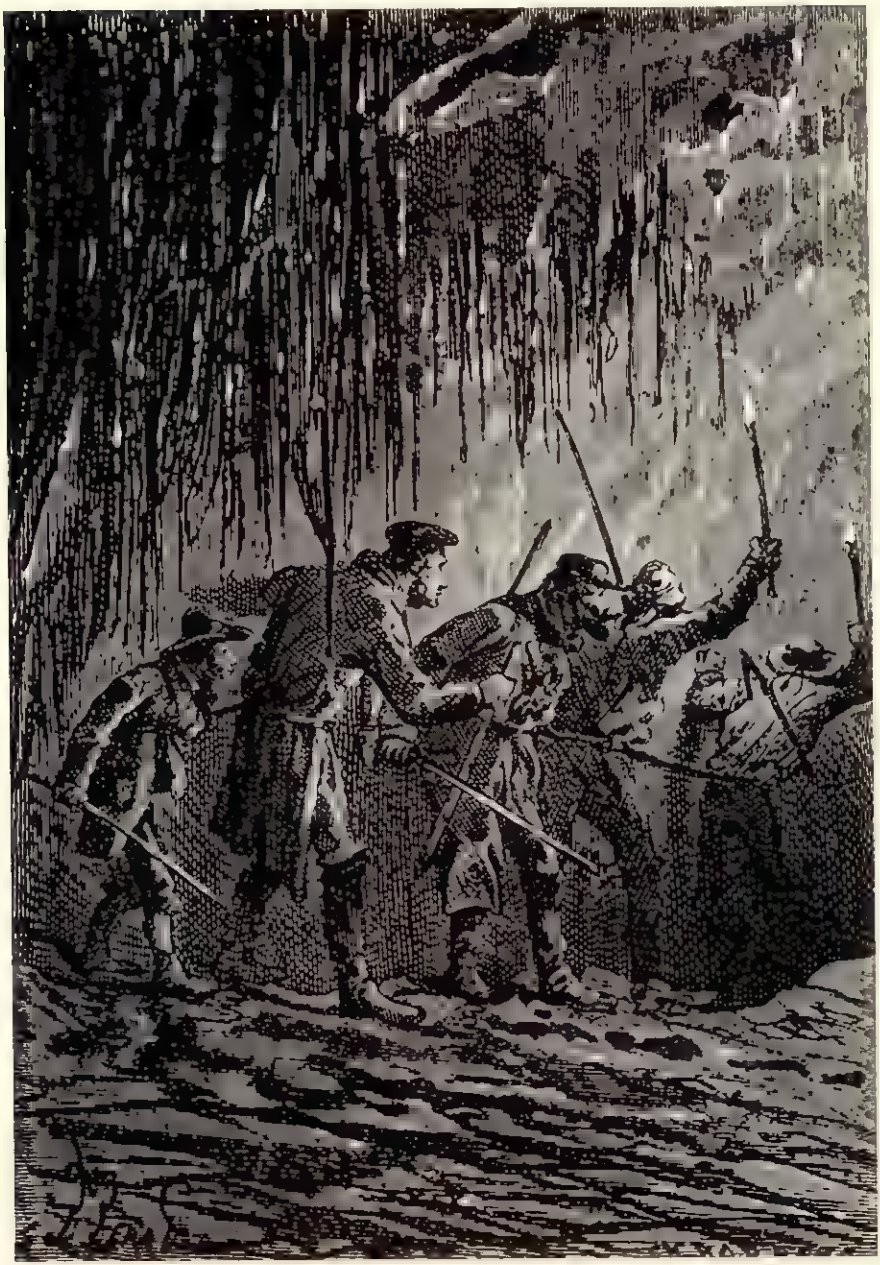
– Un éléphant. Un éléphant qui appartient à un Indien logé à cent pas d'ici.

– Allons voir l'éléphant", répondit Mr. Fogg.

Cinq minutes plus tard, Phileas Fogg, Sir Francis Cromarty et Passepartout arrivaient près d'une hutte qui attenait à un enclos fermé de hautes palissades. Dans la hutte, il y avait un Indien, et dans l'enclos, un éléphant.

L'Île mystérieuse (1875) – partie I, chapitre XIV, illustration de J.-D. Férat, gravée par C. Barbant

Lorsqu'il pensa que le moment était arrivé, Cyrus Smith s'agenouilla sur le sable, et, au moyen de petits jalons de bois qu'il fichait dans le sable, il commença à pointer les décroissances successives de l'ombre de la baguette. Ses compagnons, penchés au-dessus de lui, suivaient l'opération avec un intérêt extrême.
Le reporter tenait son chronomètre à la main, prêt à relever l'heure qu'il marquerait, quand l'ombre serait à son plus court. En outre, comme Cyrus Smith opérait le 16 avril, jour auquel le temps vrai et le temps moyen se confondent, l'heure donnée par Gédéon Spilett serait l'heure vraie qu'il serait alors à Washington, ce qui simplifierait le calcul.



L'Île mystérieuse (1875) – partie I, chapitre XVIII, illustration de J.-D. Férat, gravée par C. Barbant

Les colons ne descendaient que fort lentement. Ils n'étaient pas sans éprouver une certaine émotion, à s'aventurer ainsi dans les profondeurs de ce massif, que des êtres humains visitaient évidemment pour la première fois. Ils ne parlaient pas, mais ils réfléchissaient, et cette réflexion dut venir à plus d'un, que quelque poulpe ou autre gigantesque céphalopode pouvait occuper les cavités intérieures, qui se trouvaient en communication avec la mer. Il fallait donc ne s'aventurer qu'avec une certaine prudence.

L'Île mysterieuse (1875) – partie II, chapitre XVI, illustration de J.-D. Férat, gravée par C. Barbant

L'inconnu regarda l'ingénieur et sembla être sous son influence, comme un magnétisé sous la puissance de son magnetiseur. Il voulut fuir. Mais alors il se fit dans sa physionomie comme une transformation. Son regard lança des eclairs. Des paroles cherchèrent à s'échapper de ses lèvres. Il ne pouvait plus se contenir !... Enfin, il croisa les bras ; puis, d'une voix sourde : "Qui êtes-vous ?" demanda-t-il à Cyrus Smith.
"Des naufragés comme vous, repondit l'ingenieur, dont l'emotion etait profonde. Nous vous avons amene ici, parmi vos semblables."

L'Île mystenieuse (1875) – partie III, chapitre XV, illustration de J.-D. Férat, gravée par C. Barbant

Au fond de la bibliothèque, une large porte, fermée également, fut ouverte par l'ingénieur. Un vaste salon, sorte de musée où etaient entassees, avec tous les tresors de la nature minerale, des œuvres de l'art, des merveilles de l'industrie, apparut aux yeux des colons, qui durent se croire feeriquement transportes dans le monde des rêves. Étendu sur un riche divan, ils virent un homme qui ne sembla pas s'apercevoir de leur présence.
Alors Cyrus Smith éleva la voix et, à l'extrême surprise de ses compagnons, il prononça ces paroles : "Capitaine Nemo, vous nous avez demandés ? Nous voici."

Le Chancellor (1875) – chapitre XIII, illustration de E. Riou, gravée par C. Barbant

"Le picrate ! le picrate ! Nous allons tous sauter ! sauter ! sauter !..."

Le Chancellor (1875) – chapitre XV, illustration de E. Riou, graveur non déterminé

échappé à la mort.

Le Chancellor (1875) – chapitre XXVI, illustration de E. Riou, graveur non déterminé

Vers onze heures du soir, dans l'écartement de deux nuages, la lune brille d'un vif éclat, et les flots resplendissent comme s'ils étaient éclairés par une lueur sous-marine.
Je me lève et je regarde. Chose bizarre, il me semble apercevoir, pendant quelques instants, un point noir qui s'élève et s'abaisse au milieu de l'intense blancheur des eaux. Ce ne peut être un rocher, puisqu'il suit les mouvements de la houle. Qu'est-ce donc ?

Le Chancellor (1875) – chapitre XXVIII, illustration de E. Riou, gravée par C. Barbant

Il n'y a plus un seul instant à perdre, car un violent tourbillon se creuse vers la carcasse immergée du navire, et d'énormes bulles d'air montent en grand nombre à la surface de l'eau.

Le Chancellor (1875) – chapitre III, illustration de E. Riou, gravée par H.-T. Hildibrand

Vers onze heures seulement, le brouillard commence à se dissiper. Tandis que ses épaisses volutes roulent à la surface des flots, j'entrevois par des trouées supérieures l'azur du ciel. De vifs rayons percent la brume et nous piquent comme des flèches de métal rougies à blanc. Mais cette condensation des vapeurs s'opère dans les hautes couches, et je ne puis encore observer l'horizon.

Michel Strogoff (1876) – partie I, chapitre I, illustration de J.-D. Férat, gravée par C. Barbant

Il faut ajouter aussi, et à leur honneur, que ni l'un ni l'autre ne regardaient ni n'écoutaient jamais par-dessus les murs de la vie privée, et qu'ils n'opéraient que lorsque des intérêts politiques ou sociaux étaient en jeu. En un mot, ils faisaient ce qu'on appelle depuis quelques années "le grand reportage politique et militaire".

Michel Strogoff (1876) – partie I, chapitre XVII, illustration de J.-D. Férat, gravée par C. Barbant

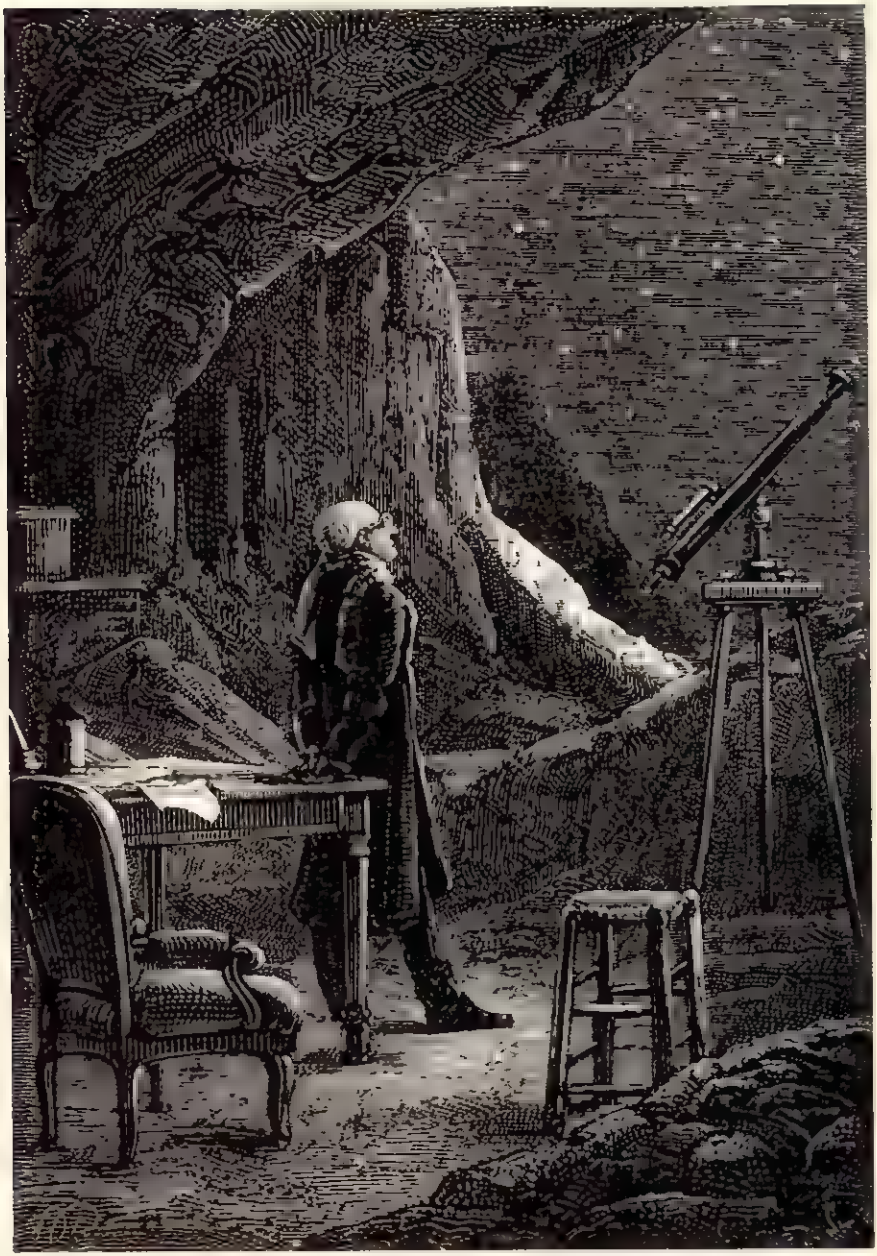
Le poste fut alors envahi par des soldats tartares, et ni Michel Strogoff, ni les journalistes ne purent opérer leur retraite

Michel Strogoff (1876) – partie II, chapitre II, illustration de J.-D. Férat, gravée par C. Barbant

"Qui êtes-vous, messieurs ? demanda-t-il en russe d'un ton très froid, mais exempt de sa rudesse habituelle.
– Deux correspondants de journaux anglais et français, répondit laconiquement Harry Blount.
– Vous avez sans doute des papiers qui vous permettent d'établir votre identité ?
– Voici des lettres qui nous accréditent en Russie près des chancelleries anglaise et française."
Ivan Ogareff prit les lettres que lui tendait Harry Blount, et il les lut avec attention. Puis : "Vous demandez, dit-il, l'autorisation de suivre nos opérations militaires en Sibérie ?
– Nous demandons à être libres, voilà tout, répondit sèchement le correspondant anglais.

Les Indes noires (1877) – chapitre XIII illustration de J.-D. Férat gravée par C. Barbant

C'était donc une sorte de village flamand, qui s'était élevé sur les bords du lac Malcolm. Une chapelle érigée sous l'invocation de saint Gilles dominait tout cet ensemble du haut d'un énorme rocher, dont le pied se baignait dans les eaux de cette mer subterranéenne.

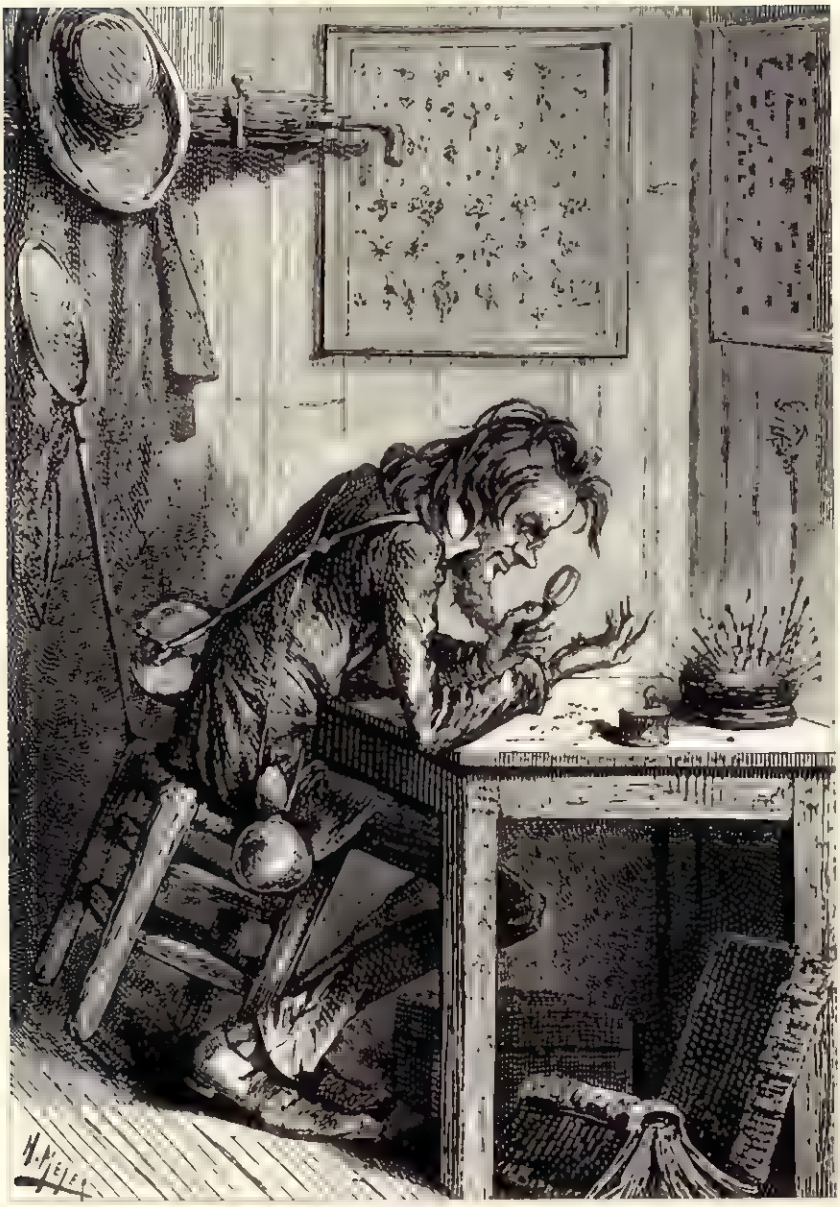


Hector Servadac (1877) – partie II, chapitre VIII, illustration de P.-D. Philippoteau, gravée par C. Laplante

Mais alors Gallia s'avançait vers un monde merveilleux, qu'aucun œil humain n'avait encore pu contempler de si près ! Oui, le professeur avait raison de ne plus quitter son observatoire ! Jamais astronome – et un astronome est plus qu'un homme, puisqu'il vit en dehors du monde terrestre – ne s'était trouvé à une pareille fête des yeux ! Que ces nuits gallienes étaient belles ! Pas un souffle de vent, pas une vapeur n'en troublaient la sérénité ! Le livre du firmament était là, tout ouvert, et se laissait lire avec une netteté incomparable !

Hector Servadac (1877) – partie II, chapitre XIX, illustration de P-D Philippoteau, gravée par C Laplante

Enfin, au-dessus de la nacelle, un peu obliquement, apparaissait le disque terrestre dans toute sa splendeur. Il semblait se précipiter sur Gallia et occultait une portion considérable du ciel.
Ce disque, splendidement éclairé, éblouissait le regard. La distance était déjà trop courte, relativement, pour qu'il fût possible d'en distinguer à la fois les deux pôles. Gallia s'en trouvait moitié plus rapprochée que n'en est la lune à sa distance moyenne, qui diminuait avec chaque minute dans une énorme proportion. Diverses taches brillaient à sa surface, les unes avec éclat, c'étaient les continents, les autres, plus sombres, par cela même qu'elles absorbaient les rayons solaires, c'étaient les océans. Au-dessus se déplaçaient lentement de grandes bandes blanches, que l'on sentait obscures sur leurs faces opposées : c'étaient les nuages répandus dans l'atmosphère terrestre.



Un capitaine de quinze ans (1878) – partie I, chapitre I, illustration de H. Meyer, gravée par C. Barbant

Mais alors qu'était cousin Benedict ? Un simple entomologiste, rien de plus. À cela, on répondra sans doute que, dans son acception étymologique, l'entomologie est la partie des sciences naturelles qui comprend tous les articulés. C'est vrai, d'une façon générale ; mais la coutume s'est établie de ne donner à ce mot qu'un sens plus restreint, on ne l'applique donc qu'à l'étude proprement dite des insectes, c'est-à-dire "tous les animaux articulés dont le corps, composé d'anneaux placés bout à bout, forme trois segments distincts, qui possèdent trois paires de pattes, ce qui leur a valu le nom d'hexapode." Or, comme cousin Benedict s'était restreint à l'étude des articulés de cette classe, il n'était qu'un simple entomologiste.

Un capitaine de quinze ans (1878) – partie I, chapitre IX, illustration de H. Meyer, gravée par C. Barbant

Mrs. Weldon s'était penchée sur cette carte. Elle regardait la teinte brune qui figurait la terre, sur la droite de ce vaste Océan. C'était le littoral de l'Amérique du Sud, immense barrage jeté entre le Pacifique et l'Atlantique, depuis le cap Horn jusqu'aux rivages de la Colombie. À la considérer ainsi, cette carte, qui se développait alors sous ses yeux, sur laquelle tenait un océan tout entier, elle devait donner à penser qu'il serait facile de rapatrier les passagers du Pilgrim. *C'est une illusion qui se reproduit invariablement pour qui n'est pas familiarisé avec les échelles auxquelles se rapportent les cartes marines. Et, en effet, il semblait à Mrs. Weldon que la terre devait être en vue, comme elle l'était sur ce morceau de papier !*

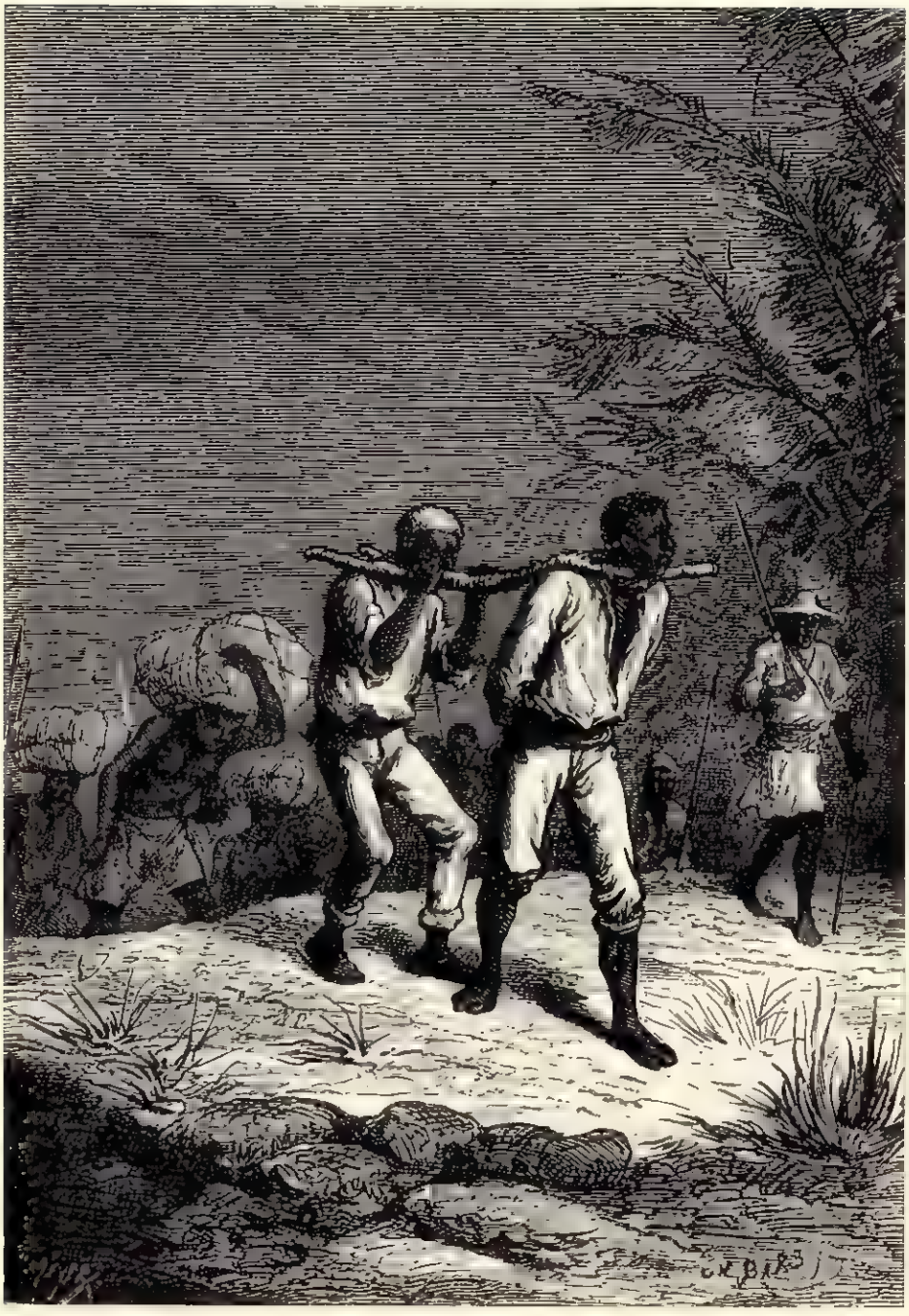
Et cependant, au milieu de cette page blanche, le Pilgrim, *figuré à l'échelle exacte, aurait été plus petit que le plus microscopique des infusoires ! Ce point mathématique, sans dimensions appréciables, eût paru perdu comme il l'était en réalité dans l'immensité du Pacifique !*

[illegible] — partie I, chapitre [illegible] Illustration de H. Meyer, gravée par [illegible] Barbant

Vers trois heures du matin, une sorte de phénomène d'hypnotisme se produisit alors, dont le vieux Tom n'eut même pas conscience. Ses yeux, qui s'étaient trop longtemps fixés sur un point lumineux de l'habitacle, perdirent subitement le sentiment de la vision, et il tomba dans une véritable somnolence anesthésique.
Non seulement il ne voyait plus, mais on l'eût touché ou pincé fortement, qu'il n'aurait probablement rien senti.
Il ne vit donc pas une ombre qui se glissait sur le pont.

Un capitaine de quinze ans (1878) – partie I, chapitre XVIII, illustration de H. Meyer, gravée par C. Barbant

"Là... là... fit Tom... sur ces arbres... des taches de sang !.. Et... à terre... des membres mutilés !. . ."
Dick Sand se précipita vers l'endroit que désignait le vieux Tom. Puis, revenant à lui :
"Tais-toi, Tom, tais-toi !" dit-il.
En effet, il y avait là, sur le sol, des mains coupées, et, auprès de ces débris humains, quelques fourches brisées, une chaîne rompue ! [...] le vieux Tom, à la vue de ces fourches, de cette chaîne brisée, était resté immobile, comme si ses pieds se fussent enracinés dans le sol. Les yeux démesurément ouverts, les mains crispées, il regardait, murmurant ces incohérentes paroles : "J'ai vu... déjà vu .. ces fourches... tout petit... j'ai vu !.. ." Et, sans doute, les souvenirs de sa première enfance lui revenaient vaguement. Il cherchait à se rappeler !... Il allait parler !...



Un capitaine de quinze ans (1878) – partie II, chapitre VIII, illustration de H. Meyer, gravée par C. Barbant

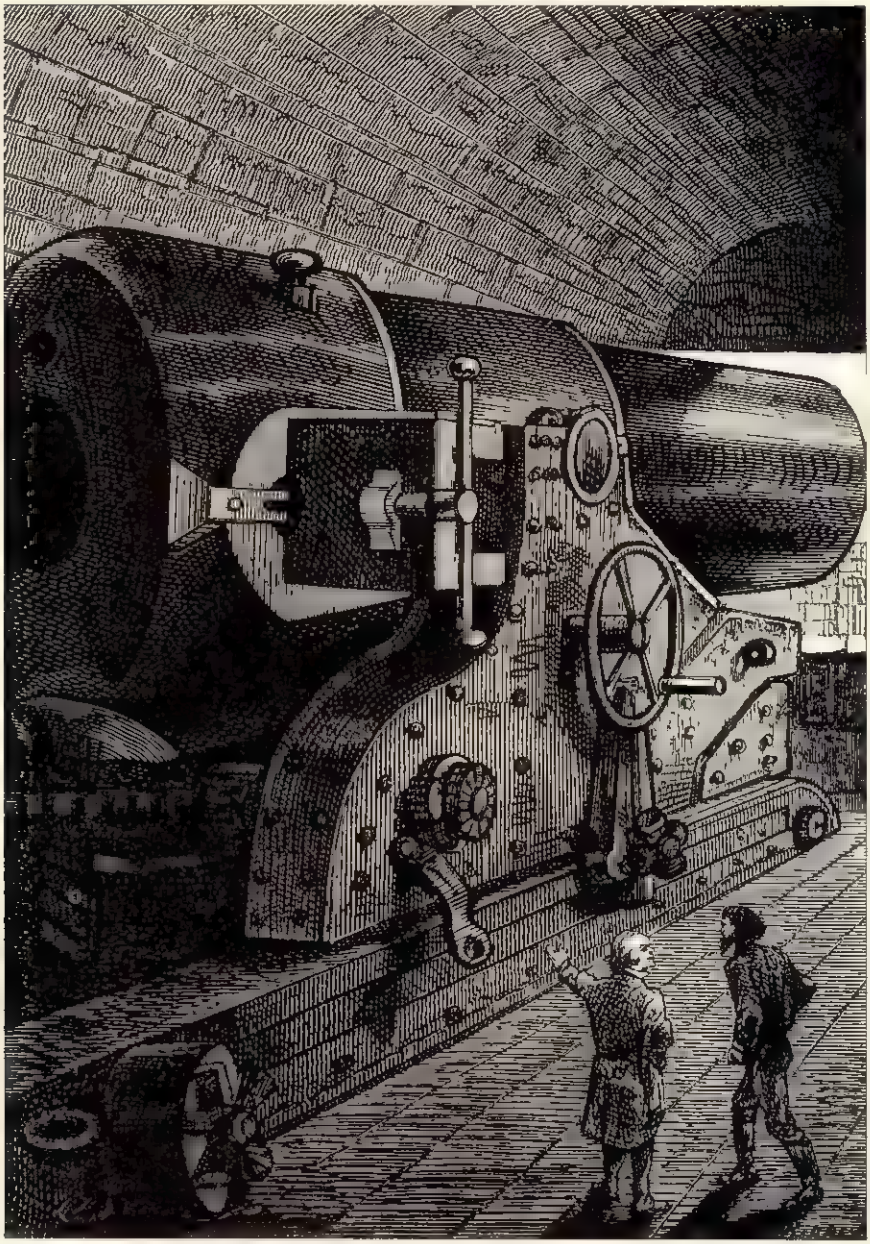
Les esclaves portaient encore la peine de l'irritation constante des havildars. On n'entendait que des menaces d'un côté, des cris de douleur de l'autre, et ceux qui marchaient aux derniers rangs foulaient un sol que les premiers avaient taché de leur sang.

Les Tribulations d'un Chinois en Chine (1879) – chapitre XII, illustration de L. Benett, gravée par Dumouza

Et c'est dans cet équipage que Kin-Fo fut entrevu dans les provinces septentrionales de la Chine, marchant lorsqu'il sentait le besoin de se dégourdir les jambes, brouette quand, au contraire, il voulait se reposer.

Les Cinq Cents Millions de la Bégum (1879) - chapitre V - illustration de L. Benett, graveur non déterminé

Cette masse est Stahlstadt, la Cité de l'Acier, la ville allemande, la propriété personnelle de Herr Schultze, l'ex-professeur de chimie d'Iéna, devenu, de par les millions de la Bégum, le plus grand travailleur du fer et, spécialement, le plus grand fondeur de canons des deux mondes.

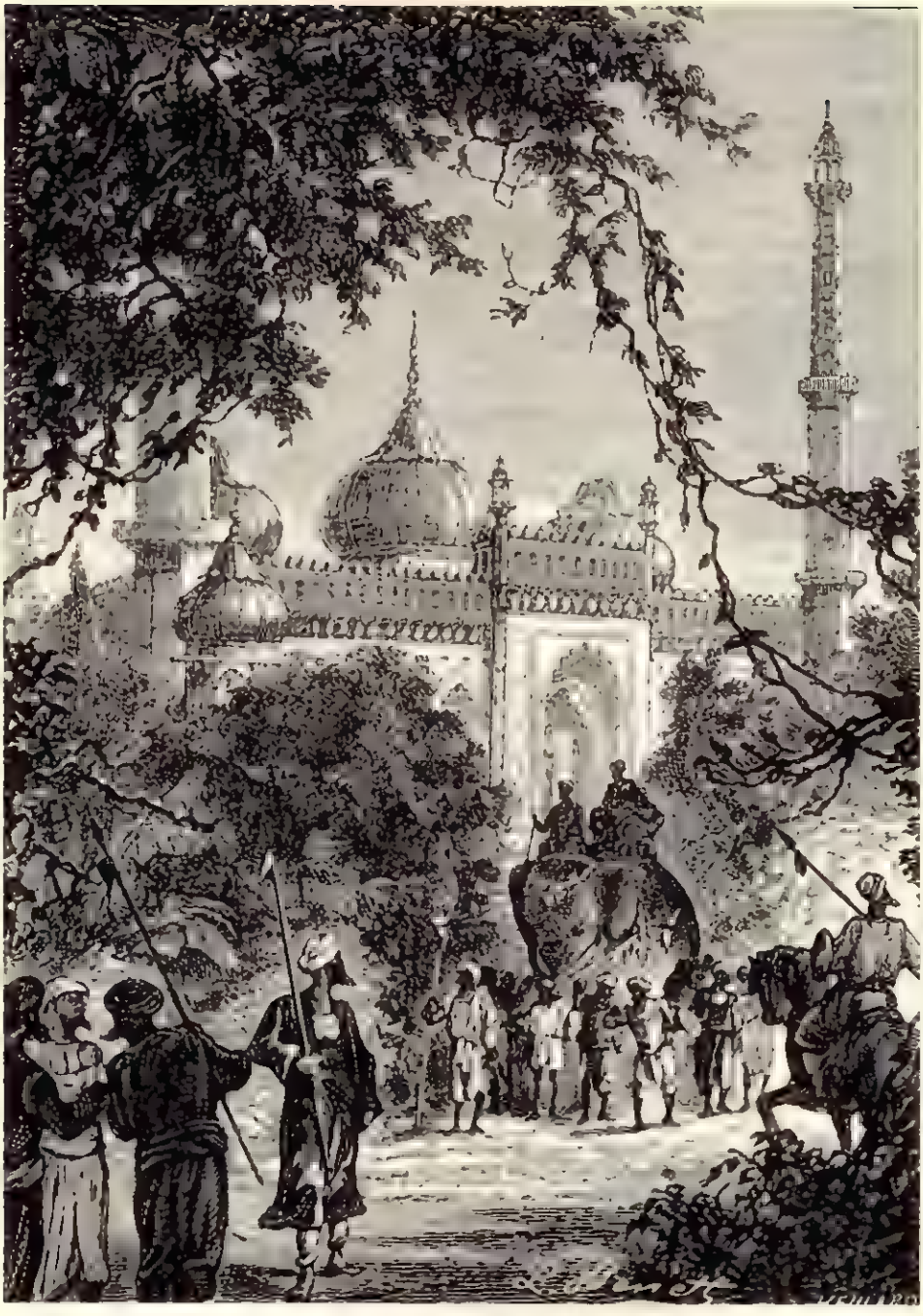


Les Cinq Cents Millions de la Bégum (1879) – chapitre VIII, illustration de L. Benett, gravée par C. Barbant

"Voilà !" dit le professeur, qui n'avait pas soufflé mot depuis le trajet.
C'était la plus grosse pièce de siège que Marcel eût jamais vue. Elle devait peser au moins trois cent mille kilogrammes, et se chargeait par la culasse. Le diamètre de sa bouche mesurait un mètre et demi. Montée sur un affût d'acier et roulant sur des rubans de même métal, elle aurait pu être manœuvrée par un enfant, tant les mouvements en étaient rendus faciles par un système de roues dentées.

Les Cinq Cents Millions de la Bégum (1879) – chapitre XV, illustration de L. Benett, graveur non déterminé

Une formidable vague humaine roula vers le cadre des dépêches. La dernière bande de papier bleu était libellée en ces termes : "New York, 12 heures 10 minutes. – Central-Bank. Usine Stahlstadt. Paiements suspendus. Passif connu : quarante-sept millions de dollars. Schultze disparu."



La Maison à vapeur (1880) – chapitre X, illustration de L. Benett, gravée par Heard

Quant à l'Imâmbara, bâti au milieu de la forteresse par Kaufiatoulla, le premier architecte des Indes au XVIIe siècle, il est réellement superbe et produit un effet grandiose avec les mille clochetons qui hérissent ses courtines.

La Jangada (1881) – chapitre X, illustration de L. Benett, gravée par F. Méaulle

La jangada ne tarda pas à prendre le fil du courant entre les nombreuses et pittoresques îles, dont on compte une douzaine, depuis Iquitos jusqu'à Pucalppa.

Le Rayon vert (1882) – chapitre XI, illustration de L. Benett, gravée par C. Barbant

Tous, muets, dans l'attente de l'apparition, un peu émus devant cette fin d'un beau jour, observaient le soleil, qui s'enfonçait peu à peu, semblable à un énorme bolide. Soudain, un cri involontaire échappa à Miss Campbell. Il fut suivi d'une anxieuse exclamation que ni les frères Melvill ni Olivier Sinclair ne purent retenir.

Le Rayon vert (1882) – chapitre XXI, illustration de L. Benett, gravée par F. Méaulle

Enfin la marée commença à descendre. Olivier Sinclair put reconnaître qu'avec l'abaissement des eaux un peu d'apaisement se faisait dans les houles du large. Mais l'obscurité était si complète qu'au-dehors il faisait relativement jour. Dans cette demi-ombre, l'ouverture de la grotte, que n'obstruait plus le bouillonnement de la mer, se dessina confusément.

Kéraban le têtu (1883) – partie I, chapitre XIII, illustration de L. Benett, gravée par Moller

Le maître de poste se tenait sur le seuil, dans la nonchalante attitude d'un homme qui sait parfaitement qu'on ne pourra l'obliger à donner ce qu'il n'a pas.

"Vous n'avez plus de chevaux ?" demanda Kéraban, d'un ton peu accommodant déjà.

Keraban le têtu (1883) – partie II, chapitre XVI, illustration de L. Benett, gravée par Dumouza

En ce moment, un vif mouvement de curiosité agita la foule. Un murmure plus accentué se fit entendre. Tous les bras se tendirent vers le Bosphore, en convergeant vers Scutari. Toutes les têtes étaient en l'air. "Le voilà !… Storchi !… Storchi !" Des cris retentirent bientôt de toutes parts.

Mathias Sandorf (1885) – partie II, chapitre III, illustration de L. Benett, gravée par A. Jacob

"Vous arrangeriez-vous de rester tous deux avec moi ?" demanda le docteur Antekirtt.

Mathias Sandorf (1885) – partie III, chapitre IV, illustration de L. Benett, gravée par Froment

Mathias Sandorf (1885) — partie V, chapitre I. Illustration de L. Benett, gravée par Pannemaker.

Il y avait déjà foule. On profitait de la fraîcheur du matin. Mauresques, voilées jusqu'aux yeux, Juives, à visage découvert, Arabes, Kabyles, Marocains, allant et venant dans ce bazar, y coudoyaient un certain nombre d'étrangers. La présence de Luigi Ferrato et de Pointe-Pescade ne devait pas autrement attirer l'attention

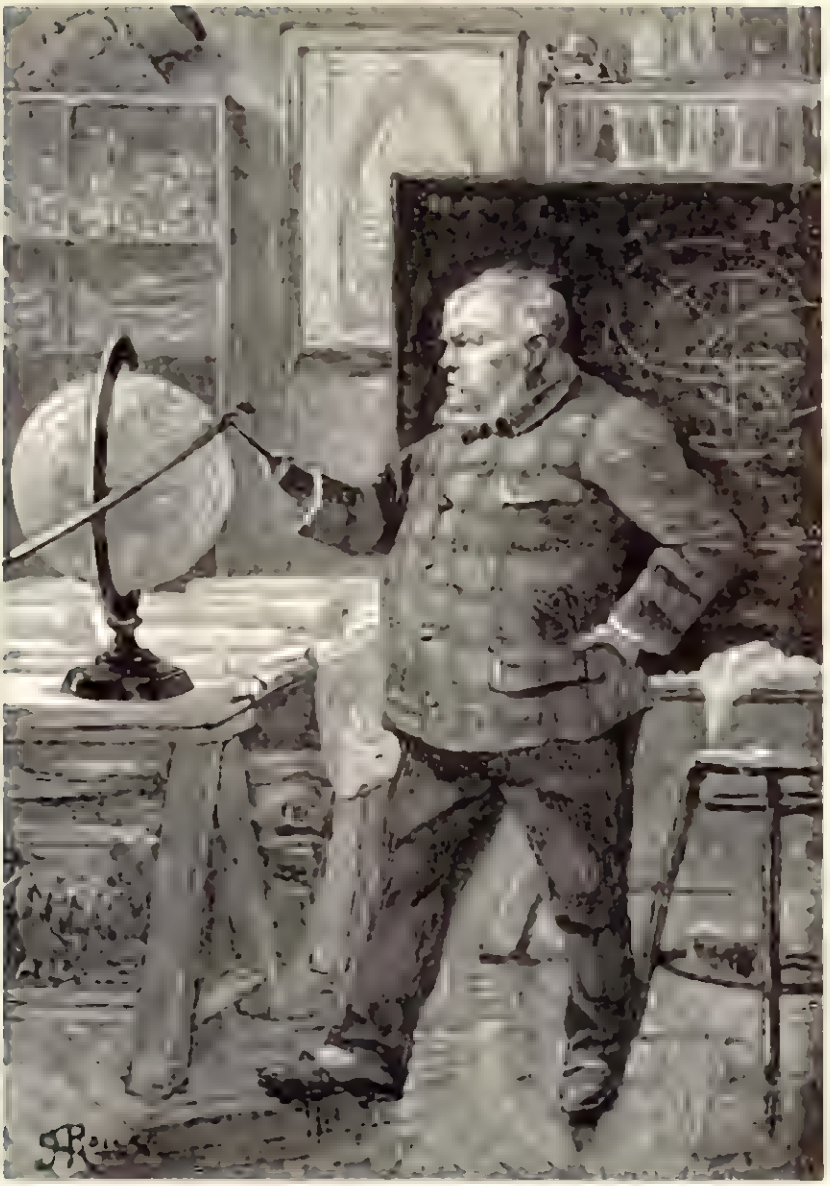
Robur le conquérant (1886) – chapitre VIII, illustration de L. Benett, gravée par Pannemaker

ils ne purent qu'être émerveillés.

Robur le conquérant (1886) – chapitre IX, illustration de L. Benett, gravée par V. Dutertre

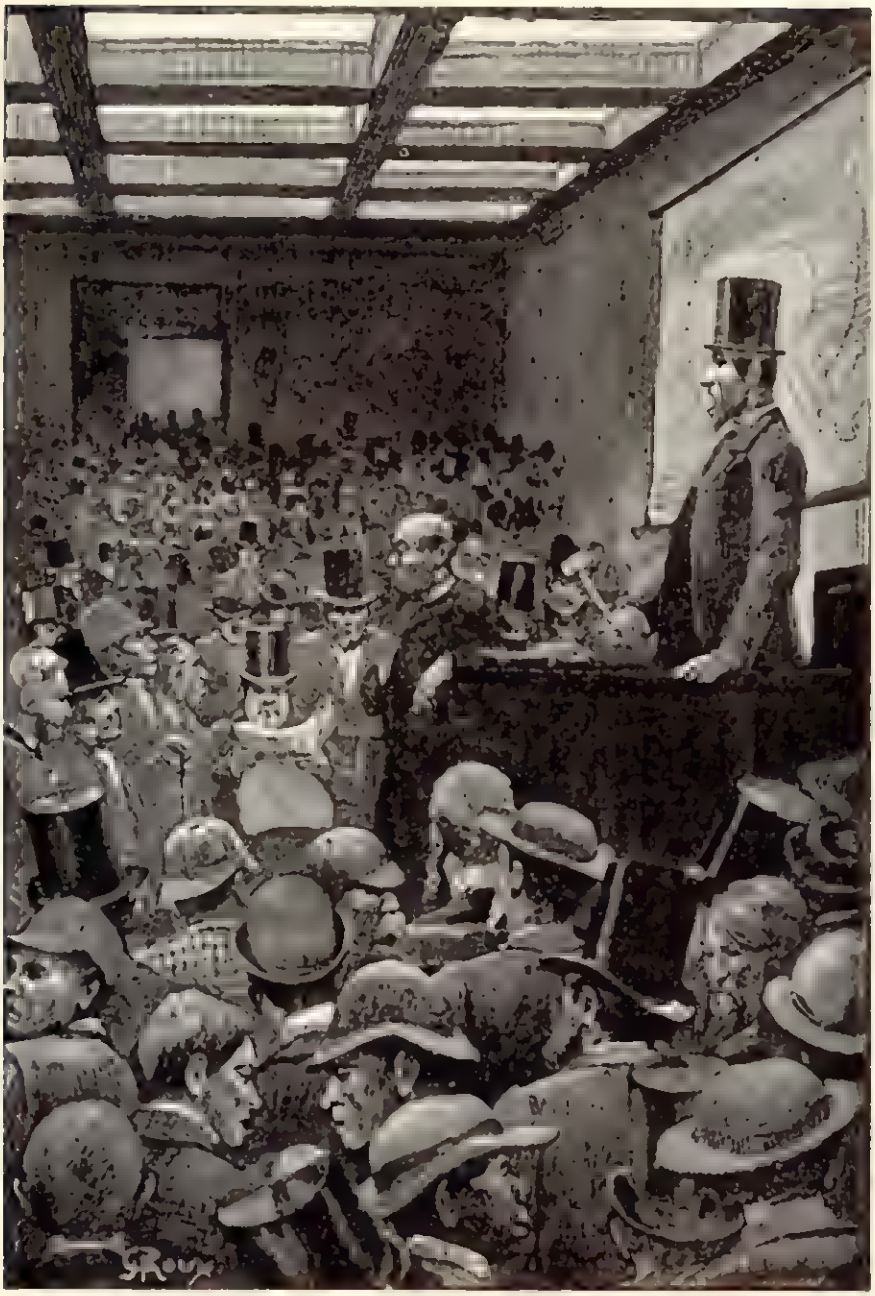
Perchés en dehors de la plate-forme, les deux collègues, ainsi que l'avait annoncé l'ingénieur, purent voir très distinctement cette cité immense, le mur qui la sépare en deux parties, ville mandchoue et ville chinoise, les douze faubourgs qui l'environnent, les larges boulevards qui rayonnent vers le centre, les temples dont les toits jaunes et verts se baignaient dans le soleil levant, les parcs qui entouraient les hôtels des mandarins, puis, au milieu de la ville mandchoue, les six cent soixante-huit hectares de la ville Jaune, avec ses pagodes, ses jardins impériaux, ses lacs artificiels, sa montagne de charbon qui dominait toute la capitale, enfin, au centre de la ville Jaune, comme un carré de casse-tête chinois encastré dans un autre, la ville Rouge, c'est-à-dire le Palais Impérial avec toutes les fantaisies de son invraisemblable architecture.

Nord contre Sud (1887) – chapitre I, illustration de L. Benett, gravée par Bure



Sans dessus dessous (1889) – chapitre IV, illustration de G. Roux, gravée par Moller

Depuis une nuit où le président Barbicane et le capitaine Nicholl manquaient d'une incompressible volonté, il était un homme qui ne devait se livrer qu'à de rares intervalles au sommeil. Cet homme était le [illegible] Maston, le bouillant secrétaire du Gun-Club. Nicholl ne put à cet instant s'empêcher d'admirer les formules mathématiques qui avaient permis de tenter la grande expérience entre toutes. S'il n'avait pas accompagné ses deux collègues dans leur voyage extraterrestre, ce n'était pas par peur, nom d'un boulet ! Mais il devait attendre, maintenant, du repos dont il était pourvu d'un canon en gutta-percha à la santé d'un de ces derniers trop rapidement à la guerre. Et, vraiment, si le vrai tout aux Sciences, c'était de leur donner une précieuse idée des habitants de la Terre. Avait-on Lune, après tout, n'est que Chambre satellite



Sans dessus dessous (1889) – chapitre III, illustration de G. Roux, gravée par Froment

En ce moment, la cloche de la salle sonnant à toute volée, annonça au-dehors — c'est le cas de dire urbi et orbi — que les enchères allaient s'ouvrir.

Quel moment solennel ! Tous les cœurs palpitaient dans le quartier comme dans la ville. De Bolton Street et des rues adjacentes, une longue rumeur se propageant à travers les remous du public pénétra dans la salle.

Sans dessus dessous (1889) – chapitre V

Mais, de toutes ces caricatures, celle qui obtint le plus de succès fut publiée par le journal français Charivari *sous la signature du dessinateur Stop. Dans un estomac de baleine, confortablement meublé et capitonné, Impey Barbicane et J.-T. Maston, attablés, jouaient aux échecs, en attendant leur arrivée à bon port. Nouveaux Jonas, le président et son secrétaire n'avaient pas hésité à se faire avaler par un énorme mammifère marin, et c'était par ce nouveau mode de locomotion, après avoir passé sous les banquises, qu'ils comptaient atteindre l'inaccessible pôle du globe.*

Sans dessus dessous (1889) – chapitre VII, illustration de G. Roux, gravée par G.-F. Vintraut

au dernier degré de l'ahurissement.

Sans dessus dessous (1889) – chapitre XI, illustration de G. Roux, gravée par B. Maurice

En somme, le vulgaire n'eut absolument rien compris à ce travail. Aussi parut-il convenable de lui en faire connaître les données et les résultats, dont le monde entier s'inquiétait si vivement depuis quelques semaines. Et c'est ce qui fut livré à la publicité des journaux, dès que les savants de la commission d'enquête eurent pris connaissance des formules du célèbre calculateur. C'est ce que toutes les feuilles publiques, sans distinction de parti, portèrent à la connaissance des populations.

Et d'abord, pas de discussion possible sur le travail de J.-T. Maston. Problème correctement énoncé, problème à demi résolu, dit-on, et celui-ci l'était remarquablement. D'ailleurs, les calculs avaient été faits avec trop de précision pour que la commission d'enquête eût songé à mettre en doute leur exactitude et leurs conséquences. Si l'opération était menée jusqu'au bout, l'axe terrestre serait immanquablement modifié, et les catastrophes prévues s'accompliraient dans toute leur plénitude.

Sans dessus dessous (1889) – chapitre XV, illustration de G. Roux, gravée par Hamel

Dès le 14 septembre, la dépêche fut expédiée au bureau des Longitudes de Washington, avec mission d'en déduire les conséquences finales, au point de vue balistique et géographique. Dès le surlendemain, la situation était nettement établie. Ce travail fut aussitôt porté, par les fils sous-marins, à la connaissance des puissances du Nouveau et de l'Ancien Continent. Après avoir été reproduit par des milliers de journaux, il fut hurlé dans les grandes cités sous les titres les plus à effet par tous les camelots des deux mondes.
"Qu'est-ce qu'il va arriver ?"
C'était la question qui se posait en toutes langues en n'importe quel point du globe.

Le Château des Carpathes (1892) – chapitre II, illustration de L. Benett, gravée par Duplessis

"Une fumée ! une fumée au burg !... dit l'un.
– Peut-être le tonnerre est-il tombé sur le donjon ?... fit observer l'autre.
– Est-ce qu'il a tonné ?... demanda maître Koltz, en s'adressant à Frik.
– Pas un coup depuis huit jours", répondit le berger.
Et ces braves gens n'auraient pas été plus étonnés si on leur eut dit qu'une bouche de cratère venait de s'ouvrir au sommet du Retyezat pour livrer passage aux vapeurs souterraines

Le Château des Carpathes (1892) – chapitre II, illustration de L. Benett, gravée par Froment

Cela s'apprenait couramment à l'école du magister Hermod.

Le Château des Carpathes (1892) – chapitre XVI, illustration de L. Benett, gravée par Froment

Voilà en quelles conditions le baron de Gortz était venu s'enfermer au château des Carpathes, et là, chaque soir, il pouvait entendre les chants qui avaient été recueillis par ces admirables appareils. Et non seulement il entendait la Stilla, comme s'il eût été dans sa loge, mais — ce qui peut paraître absolument incompréhensible — il la voyait comme si elle eût été vivante, devant ses yeux. Ce n'était un simple artifice d'optique

Mirifiques aventures de maître Antifer (1894) – partie I, chapitre XI, illustration de G. Roux, gravée par Moller

Assis sur un banc, absorbé, méditatif, son œil sondant les horizons de la mer Rouge, il cherchait à les dépasser du regard. Et, parfois, tant son imagination subissait l'obsession d'une idée fixe, il croyait voir l'îlot – son îlot – émerger là-bas des brumes du sud… par un effet de mirage, qui se produit fréquemment auquel l'œil se laisse toujours tromper.

Mirifiques aventures de maître Antifer (1894) – partie II, chapitre II, illustration de G. Roux, gravée par Froment

Maître Antifer se dirigea vers la ville basse. Soyez assuré qu'il ne prêta aucune attention aux curiosités de la route : ici, une de ces mosquées que l'on compte par centaines à Tunis, et que dominent leurs élégants minarets ; là, des débris d'origine romaine ou sarrazine ; puis une place pittoresque abritée sous la verdure des figuiers et des palmiers ; puis des rues étroites, dont les maisons se regardent les yeux dans les yeux, montantes, descendantes, bordées de boutiques sombres, où s'entassent les denrées, les étoffes, les bibelots, selon qu'elles desservent les quartiers français, italiens, juifs ou maltais. Non ! Pierre-Servan-Malo ne songeait qu'à cette visite, imposée par Kamyk-Pacha, à l'accueil qu'il allait recevoir… Bon ! il n'en doutait pas ! Lorsqu'on apporte à un particulier cinquante millions, il y a gros à parier que l'on sera bien reçu.

était revenu au point de départ.

"Tiens, dit-elle en souriant, cela fait un rond... Vous avez voyagé en rond...

– En rond ?...

– Oui... mon ami... une circonférence... un voyage circulaire

– Circulaire !" s'écrie Juhel.

L'Île à hélice (1895) – chapitre XIII, illustration de L. Benett, gravée par Froment

Le Sphinx des glaces (1897) – partie I, chapitre XI, illustration de G. Roux, gravée par Hamel

Ce jour-là, vers trois heures de l'après-midi, j'étais venu m'appuyer sur la lisse de l'avant, afin de suivre les ébats de plusieurs couples de ces énormes animaux. Hearne les montrait de la main à ses compagnons, en même temps que de sa bouche s'échappaient ces phrases entrecoupées : "Là... là... c'est un fin-back... et même, en voici deux... trois... Avec leur nageoire dorsale de cinq à six pieds !..."

Le Sphinx des glaces (1897) – partie I, chapitre XV, illustration de G. Roux, gravée par Froment

"Mais répondis-je, cette planche n'a pu être jetée sur l'îlot Bernet qu'après un naufrage... Il faut que les contre-courants l'aient trouvée en pleine mer, et...

– Si c'était...?" s'écria le capitaine Len Guy.

La même pensée nous était venue à tous les deux... Et, quelle fut notre surprise, notre stupéfaction, notre indicible émotion, lorsque Hunt nous montra sept ou huit lettres inscrites sur la planche – non point peintes, mais en creux et que l'on sentait sous le doigt... Il n'était que trop aisé de reconnaître les lettres de deux noms, ainsi disposées sur deux lignes : AN

LI E PO L

La Jane *de Liverpool !...*

Le Sphinx des glaces (1897) – partie II, chapitre V, illustration de G. Roux, gravée par Hamel

Le matin poussa la porte et la referma. Sans me lever de mon cadre, sur lequel j'étais étendu, je lui fis signe de s'asseoir sur le fauteuil. Dirk Peters resta debout. Comme il ne se pressait pas de prendre la parole, j'entamai la conversation suivant son habitude : "Que me voulez-vous Dirk Peters ?"... demandai-je.

Le Sphinx des glaces (1897) – partie II, chapitre VI, illustration de G. Roux, gravée par Froment

L'équipage manœuvrait en silence, lorsque Jem West, d'une voix brève, donnait l'ordre d'évoluer à travers les passes, tantôt lofant avec rapidité pour éviter quelque collision, tantôt arrivant presque plat vent arrière. Néanmoins, malgré une surveillance continue, malgré l'habileté des matelots, malgré une surveillance continue, malgré la prompte exécution des manœuvres, il se produisait, de temps à autre, de dangereux frottements contre la coque, qui laissait, après son passage, de longues traces de goudron sur l'arête des icebergs. Et, en vérité, le plus brave ne pouvait se défendre d'un sentiment de terreur à la pensée que les bordages auraient pu larguer, l'eau nous envahir…

Le Sphinx des glaces (1897) – partie II, chapitre XV, illustration de G. Roux, gravée par Pannemaker

C'est donc au milieu de la demi-obscurité de la nuit australe que le Paracuta *poursuivit sa monotone navigation. Il est vrai, les aurores polaires apparaissaient fréquemment, – ces admirables météores que Cook et Forster aperçurent pour la première fois en 1773. Quelle magnificence dans le développement de leur arc lumineux, leurs rayons qui s'allongent ou se raccourcissent capricieusement, l'éclat de ces opulentes draperies qui augmente ou diminue avec une soudaineté merveilleuse en convergeant vers le point du ciel indiqué par la verticalité de l'aiguille des boussoles ! Et quelle prestigieuse variété de formes dans les plis et replis de leurs faisceaux, qui se colorent depuis le rouge clair jusqu'au vert émeraude !*

Le Phare du bout du monde (1905) – chapitre II, illustration de G. Roux, gravée par Froment

Il va sans dire que le phare du bout du monde possédait un feu fixe. Il n'était pas à craindre que le capitaine d'un navire pût le confondre avec un autre feu, puisqu'il n'en existait aucun sur ces parages, pas même au cap Horn. Il n'avait donc point paru nécessaire de le différencier, soit par des éclipses, soit par des éclats, ce qui permettait de supprimer un mécanisme toujours délicat, et dont les réparations eussent été malaisées sur cette île uniquement habitée par les trois gardiens.

Agnès Marcetteau est directrice de la bibliothèque municipale de Nantes et du musée Jules-Verne. La vie et l'œuvre de l'écrivain n'ont guère de secrets pour elle. Elle répond aux questions de ***Daniel Junqua****, journaliste et vice-président de Reporters sans frontières.*

Vous attendiez-vous à voir une organisation telle que Reporters sans frontières rendre hommage à Jules Verne ?

Je ne vous cacherai pas que cela m'a surprise. On perçoit le plus souvent les livres de Jules Verne comme des romans d'aventure pour adolescents dont les canevas sont simplistes, même si l'auteur fait preuve de beaucoup d'imagination. C'est là une vue superficielle de son œuvre. Il y a dans Jules Verne une dimension profondément philosophique. Ses "Voyages extraordinaires" ont pour finalité profonde la découverte, la compréhension, l'explicitation du monde. Il ne se borne pas à raconter et à décrire. Il s'interroge en permanence sur la place de l'homme dans la société. Voyez *L'Île mystérieuse* : c'est la robinsonnade absolue. Ces naufragés, il nous les montre construisant une société juste, basée sur l'esprit d'entreprise, le courage, le travail, la connaissance... La petite communauté humaine de *L'Île mystérieuse*, c'est un phalanstère saint-simonien réussi !

Et ce phalanstère compte dans ses rangs un journaliste, Gédéon Spilett, à la forte personnalité. La presse est-elle très présente dans les livres de Jules Verne ?

Très. Il a fort bien compris le rôle déterminant des moyens de communication moderne, comme d'ailleurs le poids de l'opinion publique. Il met en scène de nombreux journalistes et il trouve souvent son inspiration dans l'actualité. Dans sa maison d'Amiens, il écrit le matin et passe ses après-midi à dépouiller journaux et revues, prenant d'innombrables notes. Là encore, le personnage est mal connu. Son sens de l'anticipation, plus que sur les sciences et les techniques, porte sur la prescience d'une société qui va devenir industrielle. Là encore, c'est un passeur de modernité. En le lisant, on comprend mieux ce que le monde est devenu.

Ce monde, il le veut plus juste. C'est un combattant de la liberté ?

Absolument. C'est même là sans doute sa caractéristique principale. Selon l'un de ses neveux, trois choses sont essentielles pour Jules Verne : la liberté, la musique, la mer. Et il y a évidemment un lien entre les trois. Le capitaine Nemo, héros de *Vingt mille lieues sous les mers*, incarne parfaitement ces trois passions.

Jules Verne milite ardemment pour le droit des hommes et des peuples à disposer d'eux-mêmes. Le sujet est important en ce XIXe siècle où se pose avec tant d'acuité le problème des nationalités. Mathias Sandorf lutte ainsi pour la reconnaissance des droits du peuple hongrois face à l'empire autrichien. Au départ, le héros de *Vingt mille lieues sous les mers* devait être un prince polonais en lutte contre l'impérialisme russe. Mais Hetzel, l'éditeur de Jules Verne, qui lui impose de dures contraintes, refuse ce scénario. Il ne veut pas prendre le risque de perdre le marché russe, pour lui

important. Jules Verne fait alors de Nemo un apatride, rebelle et dur, qui va jusqu'à brandir le drapeau noir de l'anarchie.

Jules Verne est pourtant un homme paisible.

Certes. Il vient d'un milieu social aisé. Il a fait des études de droit. Cet érudit, très bon latiniste, travaille dans son cabinet comme une véritable bête de somme. Il est scrupuleux, rigoureux, et a obtenu de Hetzel, qui pourtant le pressure, le droit de corriger jusqu'à cinq fois les épreuves de ses livres. Cet anarchiste bourgeois accepte pour prix de sa liberté personnelle le carcan social et ce dur labeur éditorial. Jules Verne est par ailleurs, pour son époque, un grand voyageur et un voyageur qui prend des risques. Il traverse ainsi l'Atlantique pour aller voir les chutes du Niagara. Il a soif de grands espaces. Et ce n'est pas un homme d'argent. Lorsqu'il en gagne, grâce aux adaptations au théâtre de quelques-uns de ses romans, il n'a rien de plus pressé que d'acheter un bateau. Il en aura successivement trois, sur lesquels il fera de belles et parfois rudes traversées.

Un grand voyageur, un "passeur de modernité", un homme épris d'indépendance et de liberté qui s'emploie à expliciter le monde pour ses lecteurs, un écrivain rigoureux... N'est-ce pas là une bonne définition d'un grand "reporter sans frontières" ?

Tout à fait et je m'en réjouis. Voilà qui va aider à rectifier l'image superficielle et injuste qui est trop souvent celle de Jules Verne et qui va inciter, je l'espère, à le redécouvrir sous un jour nouveau.

Reproduit et achevé d'imprimer
en décembre 2004
par l'imprimerie Pollina à Luçon
pour le compte des éditions
ACTES SUD
Le Méjan
Place Nina-Berberova
13200 Arles.

Dépôt légal
1re édition : février 2005
N° impr. : L94764a
(Imprimé en France)

LES MONDES CONNUS ET INCONNUS

Le Monde illustré de Jules Verne

Préfacé par Pierre Veilletet

Cet ouvrage, constitué d'une sélection des plus belles ou des plus étonnantes gravures des éditions du XIXe siècle des romans de Jules Verne, offre une véritable plongée dans le monde illustré de l'écrivain.
Tel un décor de théâtre, les gravures des "Voyages extraordinaires" des éditions Hetzel sont un complément exceptionnel des romans de Jules Verne. Réalisées en étroite collaboration avec l'auteur, ces illustrations constituent également un regard de journaliste sur le monde du XIXe siècle.
L'éditeur Pierre-Jules Hetzel exige des illustrateurs le respect du texte du romancier mais souhaite aussi que leurs images fassent découvrir le monde aux lecteurs de l'époque et participent à la diffusion des connaissances géographiques, scientifiques ou sociales. Fenêtres ouvertes dans le livre, elles permettent à chacun de s'identifier aux héros verniens.

Dans sa préface, ***Pierre Veilletet****, président de Reporters sans frontières, nous montre que "chez Jules Verne, ce n'est pas la carte de presse qui fait le journaliste, mais une façon d'être au monde et de l'envisager. C'est un état d'esprit".*

En fin d'ouvrage, ***Agnès Marcetteau-Paul****, directrice de la bibliothèque municipale de Nantes et du musée Jules-Verne, nous fait découvrir le rôle de "passeur d'avenir et de modernité" joué par Jules Verne.*

reporters sans frontières
www.rsf.org

Une partie des bénéfices de la vente de cet ouvrage sera reversée à Reporters sans frontières, l'organisation internationale de défense de la liberté de la presse.

ACTES SUD
HUBERT NYSSEN ÉDITEUR

N° D'ÉDITEUR : 5743
DÉP. LÉG. : FÉV. 2005
ISBN 2-7427-5242-0

NANTES MAIRIE